

Marcel Moreau

Julie ou la dissolution

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE



Marcel Moreau

Julie ou la dissolution

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Justine Voss



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par la détachée pédagogique de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la collection Espace Nord, Laura Delaye. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



F É D É R A T I O N
WALLONIE-BRUXELLES

© 2021 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Axel Vandenhirtz (Pexels)
Mise en page : Emelyne Bechet

Table des matières

0.	Présentation sommaire	7
1.	Biographie	8
2.	Contexte de rédaction.....	11
2.1.	Marx et le concept d'aliénation.....	11
2.2.	Nietzsche, la toute-puissance et le surhomme	13
2.3.	Camus, le <i>Mythe de Sisyphe</i> et <i>L'Homme révolté</i>	14
2.4.	L'influence surréaliste, l'importance et la force des mots	16
2.5.	Marcel Moreau : l'engagé, le révolté, l'homme de langage	17
3.	Contexte de publication.....	20
4.	Résumé	25
5.	Analyse.....	27
5.1.	Genre.....	27
5.2.	Titre.....	28
5.3.	Le cadre spatio-temporel.....	29
5.4.	Les personnages	29
5.4.1.	Julie	29
5.4.2.	Hasch.....	30
5.4.3.	Vachet et les Dioculs.....	31
5.4.4.	Les employés.....	31
5.4.5.	Rose et Blanche.....	32
5.5.	L'intrigue du roman	32
5.5.1.	Un récit en trois temps	32
5.6.	Les thèmes principaux	33
5.6.1.	La chaonnaissance ritualisée et le retour à l'instinct, ou comment « mourvivre ».....	33
5.6.2.	La révolte contre l'ordre établi.....	34
5.6.3.	Le vin et l'ivresse, la fête et la folie, le dérèglement des sens et l'érotisme	35
5.7.	La forme du roman : Moreau, l' « ouvrier des mots »	36
6.	Propositions pédagogiques	39
7.	Bibliographie	45
7.1.	Sources écrites.....	45
7.2.	Sources numériques	45
8.	Annexes.....	46

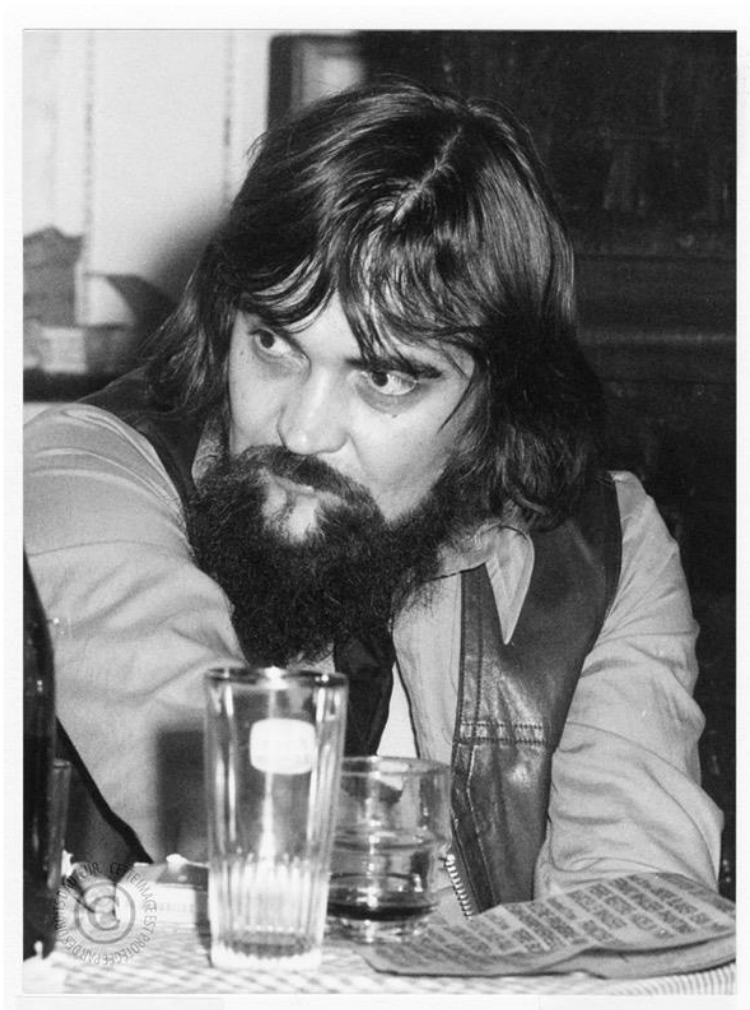
0. Présentation sommaire

Le présent dossier développe des points d'analyse qui pourraient de prime abord sembler indécents, déplacés, voire brutaux, pour celui qui n'a pas lu le roman de Moreau. Nous avons donc jugé nécessaire d'introduire succinctement les thèmes et les personnages de ce récit afin d'éclairer les grandes lignes de ce dossier consacré à l'une des œuvres phares de Marcel Moreau, *Julie ou la dissolution*.

Dans son roman, Moreau dénonce le milieu bridé, étreint et conformiste du travail, hostile à l'homme et à sa liberté, hostile également, dans ce cas précis où l'intrigue se déroule dans un bureau de rédaction d'une revue scientifique, au langage. Nous nous attarderons essentiellement dans cette courte explication à la question du détraquement, de la dissolution des corps. Pour l'écrivain, le seul moyen de briser les chaînes de l'asservissement est de retourner à l'instinct, à la pulsion, au siège premier de ces derniers qui est le corps. Ainsi, Hasch, le héros, correcteur dans une revue scientifique, devient le disciple de Julie, remplaçante d'une dactylographe du bureau et allégorie de l'émancipation. Tous deux procèdent alors à la destruction progressive du bureau – où ils sont les subordonnés de Vachet, un petit chef autoritaire, – et à la délivrance de ses employés « des poisons de l'ordre »¹. Cependant, cette libération, cette renaissance, se fait dans un chaos total, dans une violence inouïe brutalisant les sens et les corps, mêlant actes scabreux, sexuels et scatophiles. Or, cette tempête faite de sévices prend véritablement corps – c'est le cas de le dire – dans l'orgie finale au cours de laquelle les employés se laissent aller à leurs plus instinctuelles pulsions en se léchant, se touchant, se pénétrant, « pissant », buvant, se contorsionnant sur de la musique de jazz, riant aux éclats, détruisant tous les livres, les meubles, les outils constituant le Bureau 34. Par ailleurs, celle-ci atteint son paroxysme lorsque le déchaînement de révolte incontrôlable conduit au viol de deux employées, nommées « Les Dioculs ». Cependant, cet acte, dans le contexte de ce roman, et même s'il reste insupportable à la lecture ne peut être vu comme un crime, mais comme une délivrance pour celles qui le subissent. En effet, seule la meurtrissure extrême de leurs corps peut permettre une renaissance et une libération. Ainsi, dans *Julie ou la dissolution*, il semblerait que plus la soumission et l'aliénation au conformisme sont épaisses et solides, plus la douleur du retour au corps et de l'émancipation sont extrêmes. Nous conseillons donc aux professeurs qui exploiteront ce roman subversif, tant au niveau du fond que de la forme, de donner des explications supplémentaires à leurs élèves afin de les épauler au mieux dans leurs lectures et analyses de *Julie ou la dissolution*.

¹ Carl NORAC, préface de Marcel Moreau, *Julie ou la dissolution*, Espace Nord n°187, Bruxelles, 2021, p. 5. Toute les autres références à cette édition du roman apparaîtront entre parenthèses dans le texte.

1. Biographie

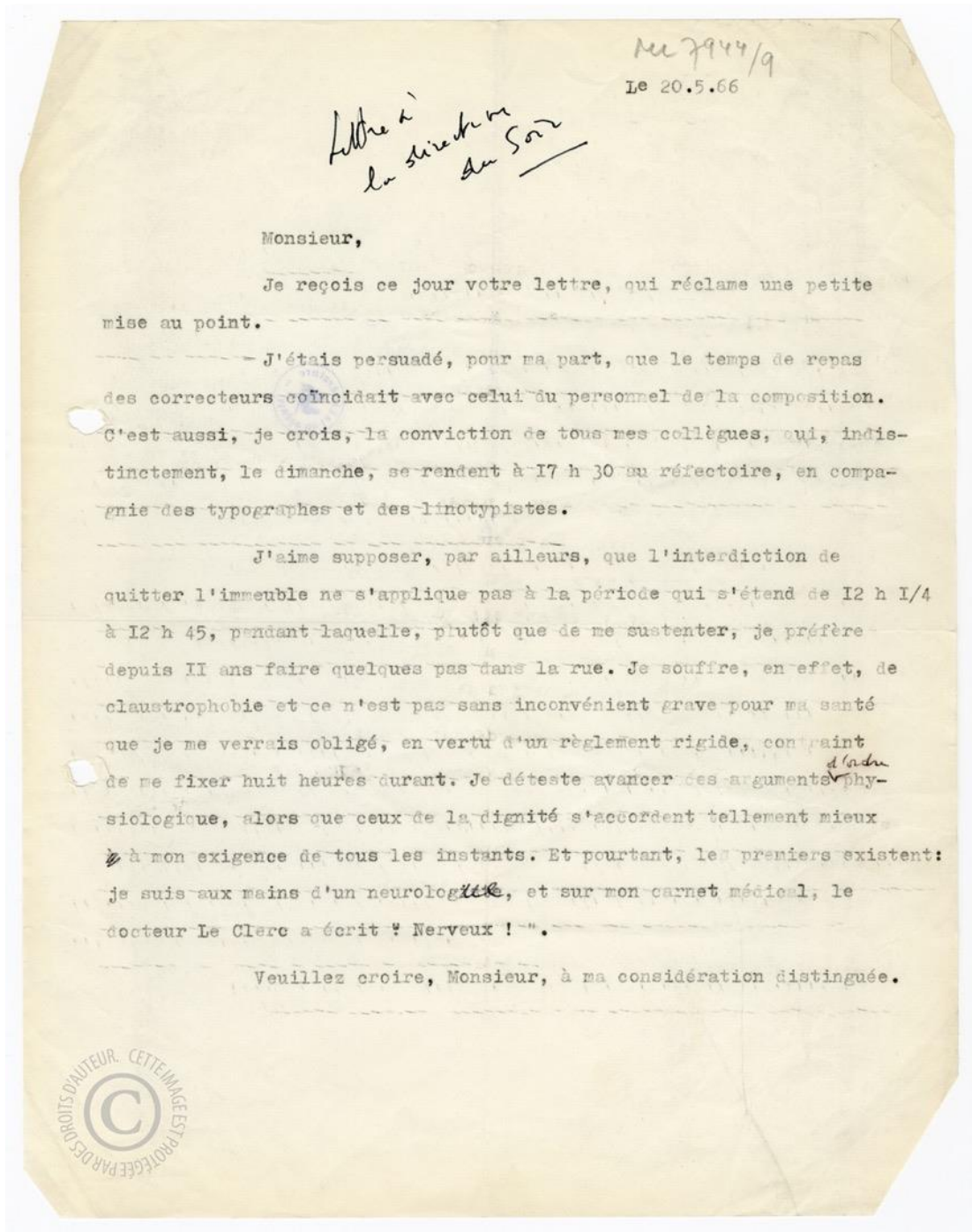


Marcel Moreau © AML (AML 1240/1164)

Né le 16 avril 1933 à Boussu, dans la région du Borinage, et mort le 4 avril 2020 dans un EPHAD de Bobigny d'une infection au coronavirus, Marcel Moreau est un écrivain belge de langue française. Issu d'un milieu ouvrier modeste, son père est couvreur et sa mère se consacre au foyer ; il regrette, dans ses œuvres, la présence bien trop ténue de la culture dans la sphère prolétaire et compare régulièrement le travail de l'écrivain à celui du mineur battant le charbon. À l'âge de quinze ans, à la suite du décès de son père, il abandonne ses études. C'est alors qu'il enchaîne les petits emplois pour faire vivre sa famille, entre autres dans une robinetterie. En dehors de son activité professionnelle, le jeune homme se plonge dans la littérature et découvre avec engouement les romans de Zola et de Dostoïevski notamment, dont l'impact sur son œuvre est loin d'être négligeable.

En 1953, le journal *Le Peuple* l'engage comme aide-comptable. Ensuite, en 1955, c'est en tant que correcteur que le quotidien *Le Soir* l'embauche (quotidien qu'il quitte quelques années plus tard à la suite d'un conflit concernant ses horaires). Or, Marcel Moreau s'ennuie profondément dans cette activité et prend davantage conscience encore de son amour pour la poésie et les mots, de sa passion pour la littérature, ainsi que de son aversion profonde pour certains aspects du monde du travail et de la vie de bureau, de la rigidité de ces derniers, qui sont l'axe central de son œuvre, notamment dans *Julie ou la dissolution*. Voici ce qu'il dit de ce monde qu'il abhorre dans l'émission « Sur les docks » en 2016 :

J'ai lu dans un journal qu'on cherchait un correcteur. Je ne savais pas très bien ce que ça voulait dire, mais je savais au moins que ça concernait la langue française. Alors, j'ai posé ma candidature, on m'a pris à l'essai et on m'a gardé, au journal *Le Soir*. Pour moi, c'était une période infernale, il était temps que j'en sorte. J'avais une haine pour un chef, une espèce d'ingénieur. J'ai trouvé le même emploi, mais à Paris. Alors là, ma vie a changé [...]. L'écriture journalistique me hérissait. Je rêvais d'une autre écriture, plus poétique peut-être, plus brutale aussi².



Lettre de Marcel Moreau à la direction du *Soir*, 20 mai 1966 © AML (ML 7944/9)

² « Sur les docks », sur *France culture*. URL : <https://www.franceculture/emissions/sur-les-docks/marcel-moreau> (dernière consultation le 06/10/2021).

À partir des années 1960, celui qui se décrit lui-même comme un *immondain* construit une œuvre littéraire gigantesque, « inclassable, orageuse et pulsionnelle »³, qui comptera finalement une soixantaine d'ouvrages. Le moment est alors venu pour lui et sa famille (mariage en 1957 dont naissent deux enfants⁴) de s'installer à Paris où il poursuit, en parallèle à son travail d'écriture, sa fonction de correcteur, d'abord pour les éditions *Alpha*, puis pour *Le Parisien Libéré* et *Le Figaro*. Parallèlement, l'écrivain entretient également une correspondance avec des pointures de la littérature tels que François Mauriac et Albert Camus, et se lie d'amitié avec le peintre Jean Dubuffet et l'écrivaine américaine Anaïs Nin. Son premier roman, *Quintes*, paraît en 1963 et reçoit les éloges du monde littéraire français. Les interventions de Simone de Beauvoir et de Raymond Queneau lui permettent de publier des extraits de cet ouvrage, et l'éditrice Dominique Aury lui ouvre les portes de Gallimard. *Quintes* marque les esprits à tel point qu'il est cité aux Prix Goncourt et Renaudot. En 1971 sort *Julie ou la dissolution*, un de ses romans les plus connus, pour lequel l'« ouvrier des mots »⁵ reçoit le Prix Charles Plisnier.

Marcel Moreau est également un amoureux des voyages. Dès que l'occasion se présente à lui, il parcourt le monde, de l'Europe à l'Asie en passant par les Amériques. Un traumatisant naufrage en mer lors d'un de ses passages en Grèce l'amène à écrire le *Discours contre les entraves* et *Issue sans issue*. Dans la foulée, en 1972, paraît un de ses essais les plus célèbres, *La Pensée mongole*, dans lequel il montre son aversion pour le rationalisme et la technophilie⁶.

En 1977, il reçoit le Prix littéraire Canada-Communauté française de Belgique et, en 2006, le Prix de littérature francophone Jean Arp pour l'ensemble de son œuvre. En proie à une crise existentielle, de 1980 à 2016, il publie une quarantaine d'ouvrages, essais, fictions, carnets de voyage, dont *Moreaumachie*, *Kamalalam*, *Cahiers caniculaires*, *Saulitude*, *Féminaire*, *Lecture irrationnelle de la vie*, *Bal dans la tête*, *Souvenirs d'immensité avec trouble de la vision*, *Une Philosophie à coups de reins*, *Insolation de nuit* (en collaboration avec Alechinsky qui en est l'illustrateur), *L'Ivre livre*, *Egobiographie tordue*⁷.

Les œuvres de ce possédé des mots ont pour sujet principal la critique du rationalisme, de la « raison qui falsifie la richesse du réel, discrédite les instincts, brime l'irrationnel »⁸, de « l'ordre social qui formate, lobotomise »⁹ l'homme. Ses dernières productions sont dédiées en grande partie à louer la beauté féminine¹⁰. Or, selon Moreau, la

rupture avec les instances de l'ordre et de la raison, [...] leur subversion, [ne peuvent se faire que] par les humeurs de la langue et du corps, [que] par l'invention d'une langue matérielle qui ne mine pas les intensités pulsionnelles, mais s'y coule¹¹.

³ Pauline PETIT, « Mort de Marcel Moreau, possédé du verbe », sur *France Culture*. URL : <https://www.franceculture.fr/litterature/mort-de-marcel-moreau-possede-du-verbe> (dernière consultation le 06/10/2021).

⁴ « Marcel Moreau » sur *Babelio*. URL : <https://www.babelio.com/auteur/Marcel-Moreau/15823> (dernière consultation le 06/10/2021).

⁵ *Ibid.*

⁶ Un « technophile » est une personne qui apprécie et/ou encourage les techniques modernes.

⁷ Pauline PETIT, *art. cit.*

⁸ Véronique BERGEN, « Marcel Moreau. L'écriture comme paroxysme », sur *Revues.be*. URL : <https://revues.be/le-carnet-et-les-instants/310-la-carnet-et-les-instants-202-avr-juin-2019/802-marcel-moreau-l-ecriture-comme-paroxysme> (dernière consultation le 06/10/2021).

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

La philosophie de Moreau, c'est celle de « l'insoumission, pulsée par le vitalisme et la volonté de triompher d'un régime anémié et policier du vivre »¹², car « à ne penser qu'avec la raison, nous finissons par penser contre nous-mêmes, contre notre mouvement vital »¹³.

Marcel Moreau [...] ne donne pas dans le récit autobiographique, traditionnel. [S]es livres sont des plongées dans le tréfonds de l'être. Entre fiction et essai, il explore le territoire de l'intime et la vie instinctive. [...] Marcel Moreau prône une connaissance de soi par les gouffres et assoit la toute-puissance de la chair devenue verbe. [...] [L'] auteur puise la matière de son écriture dans les entrailles de son être. Il s'impose comme un écrivain au style organique non exempt d'envolées lyriques. La question du corps et de ses rapports à l'écriture nourrit une œuvre d'obscur incandescence¹⁴.

2. Contexte de rédaction

Il est inconcevable de ne pas voir en Marcel Moreau une plume engagée. Son statut d'enfant du prolétariat wallon n'y est pas innocent, l'écrivain orientant ses prises de positions sur le monde du travail, un lieu d'exploitation et d'*aliénation* de l'homme par excellence. Ainsi, dans une grande partie de ses œuvres, depuis *Quintes*, *Julie ou la dissolution* n'y échappant pas, l'écrivain engagé

prône l'esprit de révolte [...] [et] met en scène un *moi* véhément qu'il immerge dans la médiocrité du quotidien pour l'amener à la violence destructrice et au rythme transgressif capable à la fois de propulser le sujet au-delà de lui-même et de le remettre en contact avec le tréfonds pulsionnel refoulé par les sociétés modernes¹⁵.

Or, comme vu en amont, les œuvres de Marcel Moreau sont à la fois jalonnées par son propre vécu et ses ressentiments en ce qui concerne la condition du prolétariat, mais également par l'influence de nombreuses lectures ou philosophies qui ont marqué au fer rouge son parcours d'écrivain. *Julie ou la dissolution* est tout entier, et entre autres bien sûr, perceptiblement imprégné de quatre pensées : celles de Marx, de Nietzsche, de Camus et des surréalistes.

2.1. Marx et le concept d'aliénation¹⁶

Pour l'économiste et philosophe du XIX^{ème} siècle Karl Marx, l'histoire du monde a pour fondement la lutte des classes qui entraîne l'existence d'un autre concept central de sa pensée : l'*aliénation*. Ce concept d'aliénation développé par Karl Marx est l'axe central sur lequel vient se greffer l'intrigue de *Julie ou la dissolution*.

Pour Marx, l'évolution de l'histoire humaine provient du conflit entre les différentes civilisations, de la motivation de ces dernières pour se concurrencer, se surpasser l'une l'autre. Ainsi, selon Marx, sans ce conflit permanent, le monde resterait immobile. Deux acteurs économiques prennent part à cet affrontement et déterminent le devenir du monde : les propriétaires et les prolétaires ; en d'autres termes, les dominants et les dominés. Quant à la

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Pascal GOFFAUX, « L'écrivain belge Marcel Moreau emporté par le covid », sur RTBF. URL : https://www.rtbf.be/musiq3/actualite/detail_l-ecrivain-belge-marcel-moreau-emporte-par-le-covid-19?id=10476482 (dernière consultation le 06/10/2021).

¹⁵ « Littérature en langue française au XX^e siècle » sur *Vivre en Belgique*. URL : <https://www.vivreenbelgique.be/12-a-la-decouverte-de-la-belgique/litterature-en-langue-francaise-au-20eme-siecle> (dernière consultation le 06/10/2021).

¹⁶ Charles ROBIN, « Le Précepteur : Marx – L'aliénation » sur *YouTube*. URL : https://youtu.be/rEAXxsX_um0 (dernière consultation le 06/10/2021).

manière de penser de l'homme, sa conscience, elle est déterminée par son appartenance sociale, son éducation et son vécu. Pour Marx, l'être social détermine la conscience de l'homme. La liberté, dans ces conditions, est donc forcément inatteignable pour l'homme puisqu'il est déterminé par sa situation matérielle ; le fait de ne pouvoir échapper à son vécu est justement le contraire de la liberté.

Dans ces circonstances, le terrain est favorable pour que se mette en place ce que Karl Marx nomme l'*aliénation*. Ce terme, issu du grec *alien* signifiant « autre », sous la plume de l'économiste allemand, se définit comme étant le processus par lequel un homme prend le contrôle de la conscience d'un autre, de ce qui fait l'humanité de l'homme. Concrètement, dans le monde du travail, un patron engage un travailleur ou un employé afin que ce dernier lui prête sa force de travail en échange d'un salaire dont celui-ci se sert alors comme moyen de subsistance. Le profit créé revient, quant à lui, directement au propriétaire (il s'agit là d'une « exploitation », au sens premier du terme). Le salarié accepte ce contrat, cet échange de bons procédés. Cependant, c'est ici que se situe l'*aliénation* décrite par Marx : dans l'intériorisation et l'acceptation par le prolétaire d'être maintenu dans sa situation d'exploité. Au lieu de considérer le fait qu'il est complètement perdant dans ce contrat, que sans lui et sans sa force de travail, l'employeur n'est rien, l'exploité accepte cette situation de déséquilibre en faveur de l'exploiteur.

Or, au-delà du fait que cette position dans laquelle se retrouve l'employé s'explique par la nécessité pour lui de gagner sa vie, il est également unimaginable d'admettre que l'on est esclave. L'acceptation de la situation d'exploité est donc due également et paradoxalement au fait qu'il est inconcevable pour ce dernier d'accepter son statut d'esclave. Par conséquent, il est primordial de chercher des raisons, des « excuses » à cette situation non choisie.

Le concept d'aliénation est, selon la pensée marxiste, particulièrement pervers. Cette perversité se situe dans le fait que l'exploité est en réalité responsable de sa propre situation, allant contre ses propres intérêts, et voyant même dans le système de domination subi un privilège, n'ayant soit aucune conscience de cette position, soit aucune envie de la remettre en cause de peur de perdre certains « avantages ». L'aliénation est un conditionnement tel que l'homme ne se rend même plus compte qu'il est aliéné. À ce stade, la remise en question de la notion de consentement est primordiale : que vaut encore un consentement lorsqu'il émane d'une conscience pilotée par celle d'un autre ? L'aliéné, le dominé, l'exploité est donc asservi et, à force d'habitude à cet asservissement, il ne s'en rend même plus compte, sa situation étant devenue « normale ». Or, qui dit absence de conscience de l'existence d'une situation écrasante, dit impossibilité de révolte, ce qui, de toute évidence, n'est que bénéfique pour l'exploiteur qui n'a même plus besoin de contraindre les corps – premiers sièges de la révolte – une fois l'esprit possédé. L'esclave, hostile à lui-même, devient l'allié du bourreau. Et plus l'ouvrier est impliqué dans sa tâche, plus il est aliéné. L'aliénation est le processus le plus puissant de déshumanisation. Comment alors l'être humain peut-il sortir de cette aliénation programmée s'il n'en a plus aucune conscience ? Seule une intervention extérieure, selon Marx, peut encore à ce stade le faire sortir de sa léthargie de soumission.

La pensée de Marx est le point de départ de l'intrigue de *Julie ou la dissolution*. En effet, les employés de la revue scientifique *Toutes-Sciences* travaillent sous les ordres de Vachet, un petit chef autoritaire, un « médiocre rationaliste [qui] rêv[e] de plier les caracollements du réel à la loi des nombres infinis » (p. 60), très attaché à la rigueur, et qui contrôle l'efficacité et l'implication professionnelle de chacun de ses sous-fifres, leur imposant sans concession aucune l'*Effort* de travail. Or, ces derniers, dans le roman de Moreau, évoluent totalement, dans un premier temps du moins, dans ce que Marx décrit comme étant l'*aliénation* : ils exercent, en tant qu'employés de bureau, cette « sinistre prison » (p. 144), une activité professionnelle, respectant codes et exigences, au profit d'un autre, d'un supérieur, qui tire profit de ce travail.

Au début, excepté Hasch¹⁷, ils ne semblent avoir aucune conscience de leur statut de soumis, d'exploités (ou, du moins, ils s'en contentent), englués dans leur routine technique, jusqu'à ce que Julie, l'« intervention extérieure » qui « ne comprendrait jamais rien aux règles » (p. 58), vienne chambouler cette mécanique bien huilée en faisant exploser en mille morceaux l'*Effort*, « le contraire de la vie » (p.132), et provoquant chez les protagonistes, ces « êtres raisonnables, asservis [jusqu'alors] à la notion traditionnelle de l'ordre » (pp. 45,46), un auto-examen de leur propre situation, conduisant à une révolte, passant dans un premier temps par les corps. Ainsi, dans *Julie ou la dissolution*, la dégradation de l'être humain n'est pas dans la révolte fantasmagorique et orgiaque des corps des employés de *Toutes-Sciences* qui pourrait paraître choquante de prime abord (surtout en ce qui concerne la scène finale), mais dans la manière dont ces petits subalternes sont traités, c'est-à-dire comme des bêtes de somme soumises, dont la volonté même [est] un facteur d'immobilisme » (p. 68), qui tuent leur temps de vie pour réaliser le profit d'un tiers. Ainsi, la réussite d'une révolution « [passe] par la mutilation du milieu [...] [car] aucun progrès n'[est] possible sans une modification substantielle de l'environnement. » (p. 141)

2.2. Nietzsche, la toute-puissance et le surhomme¹⁸

Selon Nietzsche, philosophe allemand du XIX^{ème} siècle, la pensée dualiste (issue de la pensée platonicienne, puis chrétienne) selon laquelle il existe un monde réel et un monde transcendant est la source du malheur du monde et de son évolution menant l'humanité à sa perte. De cette pensée dualiste du monde découle le concept de nihilisme déployé par Nietzsche, c'est-à-dire la pensée du néant, cette pensée qui fait que l'homme ne se satisfait pas de la réalité matérielle qui l'entoure, du monde auquel il appartient, à tel point qu'il peut le condamner. Le nihilisme est le rejet de la réalité en faveur de la recherche d'un ailleurs dont l'existence n'est pourtant pas prouvée. Le nihilisme est le fait pour l'homme de ne pas se satisfaire du monde dans lequel il vit dans l'immédiat.

Cette délimitation de deux mondes crée également des distinctions d'ordre philosophique et moral (notamment l'opposition entre le bien et le mal) qui, en réalité, provoquent une opposition entre les faibles et les forts. Or, selon Nietzsche, la vie est essentiellement volonté de puissance, elle est la puissance qui anime le monde, et la puissance que l'homme recherche est une puissance de vie, en aucun cas une domination d'autrui. La vie est un mouvement qui cherche sans cesse à croître, la vie est faite pour croître. La volonté de puissance, c'est l'essence même de la vie et la force d'affirmation et de croissance de chaque être, c'est la réalité. L'essence de la vie, c'est grandir ou mourir, croître ou dépérir. La volonté de puissance, ce n'est pas une apologie de la domination, c'est le mouvement vers l'accroissement qui est le propre de la vie. Aussi, cette volonté de puissance, selon Nietzsche, étant la seule valeur certaine, les autres valeurs du monde, fondées sur le dualisme, doivent-elles être dévaluées pour être réévaluées, remplacées par de nouvelles valeurs qui favorisent l'émergence de ce que le philosophe nomme « le surhomme » : celui qui s'est affranchi de tous les dualismes, qui accepte que la réalité qui l'entoure est la seule qu'il connaît, et par conséquent la seule existante. Le surhomme accepte également de ne pas rechercher une « meilleure réalité », car ce serait démontrer son incapacité à s'adapter à cette réalité et donc, reconnaître sa faiblesse. Pour Nietzsche, les corps est au fondement du surhomme et, de ce fait, le siège des véritables valeurs, de la seule morale valable.

¹⁷ Pp. 29-30 : « Cela faisait des années que je travaillais ici et, naturellement, j'y avais perdu de l'éclat. On m'avait pris de l'énergie sans la payer suffisamment cher : impardonnable. [...] je vivais courbé. [...] On avait attendu des révolutions marxistes ou autres. Et rien n'était venu. »

¹⁸ Charles ROBIN, « Le Précepteur : Nietzsche – L'exaltation de la vie » sur *YouTube*. URL : https://youtu.be/WeVVtxlg_oE (dernière consultation le 06/10/2021).

C'est la nécessité de ce retour au corps, aux instincts primaires qui est également mise en exergue par Moreau dans son roman *Julie ou la dissolution*. Hasch est un être synesthésique puisque chez lui, tous les sens se répondent. Hasch est un homme principalement du toucher¹⁹ mais également de l'odorat²⁰, du goût²¹, de la vue²² et de l'ouïe²³. *Julie ou la dissolution* en est truffé d'exemples. Et dans sa manière de traiter l'importance des sens chez le personnage principal de son roman, Moreau montre cette volonté de puissance, cette rupture avec le dualisme et cette posture de surhomme incarnées par Hasch (mais tout d'abord par Julie), et enfin par l'ensemble des employés du bureau (exception faite pour Vachet et les « Dioculs » qui se complaisent dans leur situation respective de chef et d'opprimés), et qui passent par un retour au corps, à l'élémentaire absolu, et à son énergie. Les employés du Bureau 34 se lèvent et se cabrent progressivement contre ce dualisme impliquant des valeurs (contre-valeurs) qui, en réalité, ne font qu'empêcher la croissance de l'humanité et affaiblir l'homme. Dans leurs agissements subversifs qui atteignent leur paroxysme avec l'orgie finale, ils procèdent en réalité à la dépréciation des valeurs mises en place par la société et l'ordre établi, tant professionnelles que personnelles, afin de les réévaluer et d'en poser de nouvelles émergeant dans le monde réel et unique, et prenant leurs racines dans les corps, les pulsions et les instincts humains. La liberté ne peut être atteinte qu'en passant par la mort de ce qui était et la renaissance, dans un premier temps, à travers les corps et les sens. Et c'est Julie, « nue et directe comme la langue » (p. 63), dénuée de tout maquillage, de toute forme d'artifices, mais dont la chevelure (pp. 43, 56, 63, etc.) laisse parfois ceux qui la rencontrent, qui incarne ce surhomme, cette puissance à la fois de mort (p. 101) et de vie, tandis que Hasch, homme synesthésique, est le terrain favorable pour que cette « prêtresse » (p. 77) aux allures de déesse fasse son œuvre sur lui et le transforme en son disciple afin de réaliser la *chaonaissance*.

2.3. Camus, le *Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté*

Dans son célèbre essai *Le Mythe de Sisyphe*, Camus, l'écrivain existentialiste du XX^{ème} siècle avec lequel Moreau a beaucoup correspondu, pose les jalons de sa philosophie : l'homme, confronté, d'une part à des questions sur le monde dans lequel il n'a pas d'autre choix que d'évoluer, et d'autre part à un monde dépourvu de sens et qui n'apporte aucune réponse à ses interrogations, prend conscience de l'absurdité de la vie. Ainsi, *Sisyphe* est l'allégorie de l'homme qui tombe dans une activité cyclique et récurrente dans laquelle il ne décèle aucune signification quant à sa condition. Tant que ce dernier ne prend pas conscience de cette absurdité, qu'il ne se pose pas la question du sens à donner à cette routine, à sa vie, et à sa présence dans le monde, la vie suit son cours, mais lorsqu'il s'en aperçoit, comme Meursault dans *L'Étranger*, il doit pouvoir trouver un moyen de répondre à cette mécanique vide et absurde, de combler sa faim de savoir. Ni le suicide, ni une quelconque religion ou idéologie (incluant également l'inexistence d'un monde dualiste) ne s'imposent comme des réponses valides à cette soif de sens. Or, Hasch, contrairement à ses collègues, a conscience de sa

¹⁹ P. 17, à propos d'Yvette : « nous sommes copains, mais avec des frôlements » ; p. 23 « J'ai frissonné en lui touchant les doigts » ; p. 73 « Tout était chaud au toucher » ; ou encore ces scènes entre Hasch et Julie au cinéma ou en discothèque, etc.

²⁰ « L'haleine de l'air » p. 21 ; « ombre fétide » p. 84 ; « la sueur aphrodisiaque » p. 115 ; « mes arrière-pensées pouvaient avoir une odeur », p. 86 ; « Cet ordre avait une odeur », p. 63 ; l'urine p. 95 ; etc.

²¹ « bouche amère » p. 13 ; « J'avais envie de lécher de grandes peaux salées » p. 44 ; « l'allèchement étant à mes yeux la forme suprême du désir » p. 49 ; etc.

²² Les jambes et seins d'Yvette p. 17 ; les yeux et le corps tout entier de Julie ; ses nombreuses hallucinations p. 32 ; etc.

²³ « Il m'a semblé entendre le bruit du mal progressant dans la lourdeur de chair » p. 19 ; « ouïe noyée » p. 27 ; etc.

situation, lui qui dit à son propos que « [d]es fardeaux circulent sans cesse, se croisent au-dessus de ma tête : je les ai vus. Pas un jour ne s'est écoulé qu'ils ne se soient posés sur mes épaules (...) » (pp. 29, 30) et parle de ses collègues Yvette, Mille et Raulier, penchés sur leurs articles, en disant qu'ils avaient l'air tout à la fois de prendre d'assaut un rocher et d'en être un » (p. 20) alors même qu'il estime « qu'ils donn[ent], à tort de la consistance à ce milieu, qu'à cause d'eux, tout [est] dur, immobile » (p. 20).

C'est à travers un autre essai, intitulé *L'Homme révolté*, que Camus tente d'apporter un remède afin de soulager cette sorte de *nausée*²⁴ sartrienne, cette frustration qui envahit l'homme en quête de réponses aux questionnements provoqués par l'absurde, et qui se heurte à un monde désespérément silencieux. Dans cet ouvrage, l'auteur enjoint l'homme, plongé et perdu dans les abîmes de l'aberration de son existence, confronté à un monde omniprésent et omnipotent, mais ne l'apaisant aucunement, à se révolter, de manière individuelle au départ, puis dans une dimension collective par la suite (« Je me révolte donc nous sommes »), à la manière du Docteur Rieux dans *La Peste*, refusant ainsi de donner une réponse qui serait soit le suicide, soit une idéologie politique, philosophique ou religieuse :

Voici le premier progrès que l'esprit de révolte fait faire à une réflexion d'abord pénétrée de l'absurdité et de l'apparente stérilité du monde. Dans l'expérience absurde, la souffrance est individuelle. A partir d'un mouvement de révolte, elle a conscience d'être collective, elle est l'aventure de tous. Le premier progrès d'un esprit saisi d'étrangeté est donc de reconnaître qu'il partage cette étrangeté avec tous les hommes et que la réalité humaine, dans sa totalité, souffre de cette distance par rapport à soi et au monde. Le mal qui éprouvait un seul homme devient peste collective. Dans l'épreuve quotidienne qui est la nôtre, la révolte joue le même rôle que le cogito dans l'ordre de la pensée : elle est la première évidence. Mais cette évidence tire l'individu de sa solitude. Elle est un lieu commun qui fonde sur tous les hommes la première valeur : « Je me révolte, donc nous sommes »²⁵.

Le lien entre la philosophie camusienne et le roman de Moreau est évident. En effet, dans *Julie ou la dissolution*, les personnages au centre de l'intrigue, principalement Hasch au départ, suivi de son équipe de collègues ensuite, sont insatisfaits de leurs vies, que ce soit consciemment ou non, n'y trouvant pas de sens, perdus dans les profondeurs de leur activité professionnelle et, pour Hasch, également de sa vie maritale. La révolte chez Hasch et les autres travailleurs prend la forme d'une orgie où corps et pensées, instincts et pulsions, exultent, et qui entraîne avec elle une partie des employés du bureau qui, à leur tour, trouvent une réponse à cette absurdité dont ils prennent progressivement conscience. La révolte, au départ individuelle, incarnée en la personne de Hasch (grâce à l'intervention de Julie) devient rapidement collective, se transmettant comme un feu de paille aux autres employés du Bureau 34 de *Toutes-Sciences* et va « au-devant du suicide » (p. 161). Enfin, il est à souligner que lorsque l'orgie finale prend fin, que Julie est partie, Hasch reprend le cours de sa vie au bras de Blanche, même si elle ne sera plus jamais pareille et que *quelque chose* a changé. Cette situation peut être mise en relation avec celle de Sisyphe que Camus donne à voir à la fin de son essai :

Je laisse Sisyphe au bas de la montagne ! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux²⁶.

²⁴ Référence à Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938.

²⁵ Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.

²⁶ Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020, p. 168.

2.4. L'influence surréaliste, l'importance et la force des mots

Les toiles ou collages de peintres surréalistes s'exposent dans le monde entier et connaissent toujours à l'heure actuelle un vif succès, notamment pour leur caractère énigmatique. Quant aux auteurs, nombre d'entre eux ont pratiqué l'écriture automatique ou la subversion du langage, voulant également laisser libre cours à l'inconscient et au subconscient comme siège de la création humaine. Or, derrière le caractère mystérieux de ces œuvres se cache un désir de s'insurger contre l'arbitraire de la société. Et qu'y a-t-il de plus absolutiste que le langage ? Les surréalistes ont voulu montrer dans nombre de leurs œuvres, entre autres, le caractère conventionnel du signe verbal faisant de ce dernier un des outils les plus arbitraires dont l'être humain dispose. Comme nous l'avons vu en amont, les mots sont utilitaires : ils sont nécessaires à l'homme pour communiquer, ou encore pour traduire la réalité, les sentiments ou émotions. Bref, les mots permettent à l'homme de communiquer, mais aussi d'exister et de se traduire, de se fondre entièrement dans son monde, de ne faire qu'un avec la réalité dans laquelle il déambule. Or, l'homme se doit de rester très prudent face à l'autorité du langage, car les mots peuvent le cadénasser, le soumettre et l'empêcher de s'exalter en le contraignant à n'utiliser qu'un répertoire qui peut être lui aussi limité. Là où les surréalistes prônaient le retour à l'inconscient, siège primaire des pensées humaines, Moreau se donne pour dessein de revenir à la puissance du langage et à sa nécessité, non seulement dans une révolution, mais également comme devant lui aussi subir une révolution. Pour Moreau, corps et langage sont ainsi le socle de la révolte. D'ailleurs, très régulièrement dans *Julie ou la dissolution*, il est question de « la langue qui lèche les corps », qui est à la fois le lieu d'origine d'un des cinq sens de l'homme, mais également le siège des mots, de la parole. Ainsi, par exemple, Hasch parlant de l'une des Dioculs, dit qu'

elle s'exprimait comme un rectum. Ce mot avait fait fortune, à tel point que lorsqu'elle ouvrait la bouche, ceux qui ne pouvaient échapper à la malédiction de l'écouter avaient l'impression très nette qu'elle pétaït par le haut : l'anus imparfait de sa bouche se dilatait, lâchant une phrase immonde sur la pature. Grâce à Hasch, le rectum en question avait fini par prêter son *visage* à la médiocrité comme à la suffisance. (p. 15, nous soulignons)

Dans *Julie ou la dissolution*, le travail de Moreau sur le langage est remarquable. Non seulement il rompt avec les codes imposés pour inventer ses propres mots ou créer des figures de style improbables, surprenantes et percutantes, afin que la subversion qu'il défend passe aussi par la remise en question de cet outil arbitraire qu'est le langage, mais il installe surtout l'intrigue au cœur d'une revue scientifique, où la tâche des employés est de mettre par écrit, et de manière extrêmement précise et codifiée, des concepts et des notions, et souligne dès lors, par ce choix, l'importance du langage dans une lutte contre l'oppression. Pour Moreau, cette mise en abyme attire l'attention sur la place centrale du langage dans la révolte humaine puisque les mots permettent à l'homme de penser et d'exprimer sa propre condition. Dans le roman *Julie ou la dissolution*, le langage exclusivement discursif, informatif et utilitaire, comme celui adopté dans la revue *Toutes-Sciences*, devient poésie et puissance de révolte sous la plume de Moreau et s'incarne dans la figure sacralisée de Julie²⁷. Chez Moreau l'« immondain », le langage est au centre des préoccupations, car, tout comme chez les surréalistes, c'est « le langage qui rend possible l'intelligence des instincts »²⁸, qui « humanise »²⁹.

²⁷ Autre caractéristique des surréalistes : la sacralisation de la femme, l'érotisme comme valeur ainsi que le mystère du corps.

²⁸ Hugo MARTIN, « Lecture » dans Marcel MOREAU, *Julie ou la dissolution*, Labor, Bruxelles, coll. « Espace Nord », p. 188.

²⁹ Pauline PETIT, *art. cit.*

2.5. Marcel Moreau : l'engagé, le révolté, l'homme de langage

Le contexte de rédaction du roman *Julie ou la dissolution* est relativement riche et complexe puisqu'il lie à la fois le vécu de Marcel Moreau, enfant du Borinage, né dans un milieu d'*exploités*, et son goût pour la lecture d'auteurs et de philosophes tels que Zola (*Germinal*, le monde des mineurs exploités et la révolution violente de la part des opprimés), Marx (et sa théorie de l'aliénation engageant l'homme à rompre ses chaînes de la soumission à un ordre supérieur qui tire profit de lui), Nietzsche (et son surhomme rebattant les cartes afin d'établir de vraies valeurs détachées du dualisme destructeur, la force du corps et du retour au primaire), ou encore Camus (Sisyphée et sa révolte finalement collective face à l'absurdité). Moreau réalise dans *Julie* la

critique de l'empire de la raison qui étouffe depuis trop longtemps selon lui la société occidentale contemporaine. La dynamique de valorisation du pulsionnel et de l'instinctuel vise ainsi à battre en brèche la rationalisation hégémonique de la vie, la volonté de mathématisation du monde, qui, prédominantes à l'ère moderne, viennent tout policer. (postface, p. 178)

Sans oublier cette empreinte du surréalisme et son importance accordée au langage (et au retour au primaire) qui est un moyen de révolte extraordinaire lorsqu'il devient lui aussi subversif dans son expression de la révolution. En réponse à l'oppression et à son absurdité, dans *Julie ou la dissolution*, Moreau choisit comme révolte au conventionnel le retour à l'instinct, à la pulsion, au corps et au langage ; une révolte exempte de toute idéologie politique, philosophique ou religieuse, mais se trouvant dans les racines de l'homme, au plus profond de ses entrailles.

Ainsi,

[L]'œuvre vertigineuse de cet autodidacte ivre et mal rasé du Borinage se pose comme une machine de guerre dressée contre le système, contre la société carcérale et ses appareils d'État. Portant la vie des instincts à la parole, ses livres nous lèguent une résistance à un monde suffocant. Plus que jamais, nous avons besoin de ses créations intempestives, irréconciliées, qui, martelant souverainement le verbe comme on pétrit la terre, défont joyeusement l'empire de l'ordre et la police de la pensée, de la langue³⁰.

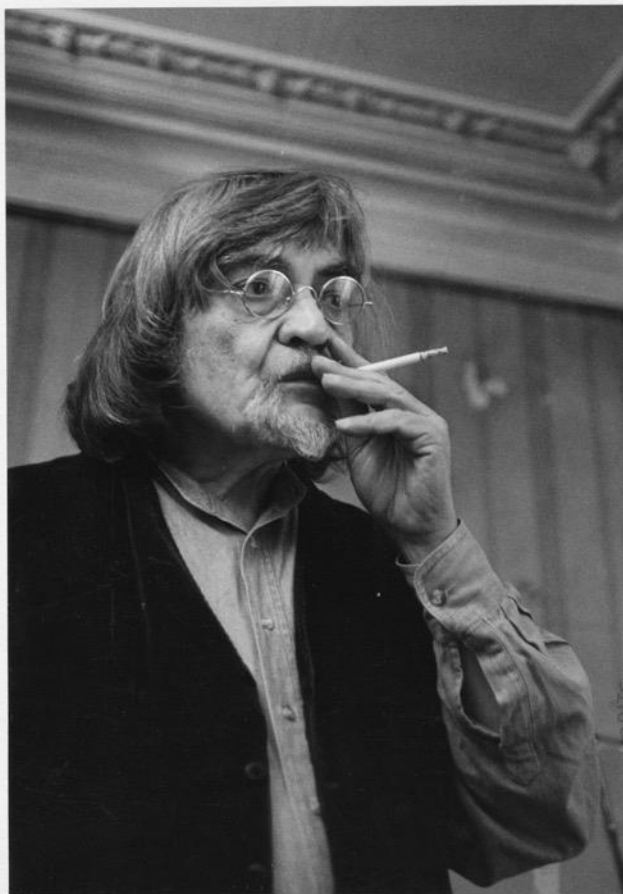
Chez Marcel Moreau, auteur engagé,

[L]a création littéraire doit être sabotage de ce qui est. Conçue autrement, elle est complice de l'ordre établi, c'est-à-dire d'un principe de rétrécissement de l'homme, et d'un facteur de laideur universelle. [...] Le saboteur détruit. Mais le sabotage esthétique, à l'endroit où il a détruit, dresse aussitôt la beauté qui servait à détruire
[et]
[...] [c]omment devenir le cancer de la société, de la loi, sans cesser d'être un homme, plus qu'un homme, un libérateur ? Car il ne s'agit pas d'appeler la maladie en soi, il s'agit d'être soi-même la maladie, de l'incarner magnifiquement. Voilà comment je me figure le saboteur esthétique, celui qui oppose la beauté terrible des œuvres à la laideur des oppressions³¹.

³⁰ Véronique BERGEN, *art. cit.*

³¹ Nicolas GARY, « Décès de Marcel Moreau, un immondain, saboteur ami de de Topor », sur *Actualité*. Est retranscrit dans l'article un passage de *La Pensée mongole*, paru en 1972, extrait relu et corrigé pour *Le Sabot #1*, en 2017. URL : <https://actualite.com/article/8198/presse/decès-de-marcel-moreau-un-immondain-saboteur-ami-de-topor> (dernière consultation le 06/10/2021).

C'est ainsi



*qu'il dore
dans la lumière
dionysiaque
du grand
remuement
d'organes*



stencol

*dans la nuit Claude du chaos du cœur
ou l'écritaire, la femme
et le destin du monde ont
rendez-vous de communion*

Marcel Moreau

Julie ou la dissolution de Marcel Moreau

Paru aux Editions Jacques Antoine dans la Collection PASSE-PRESENT qui consacre les œuvres les plus marquantes du patrimoine littéraire des lettres belges, voici *Julie ou la dissolution* de Marcel Moreau.

Récit étrange, s'il en est, et qui valut à l'auteur lors de sa parution en 1971 le prix Charles Plisnier. Dans la préface, le peintre Roland Topor clame la révolte de l'homme esclave de l'homme au long des siècles ... "Puisque la domestication de la nature par l'homme est l'idée fixe de notre civilisation, il convenait d'asservir l'homme lui-même, afin de mieux asseoir sa gloire" dit-il en guise d'introduction à ce récit grondant de révolte. Plus loin, il écrit encore, traduisant le message de l'auteur :

Eh bien, c'est justement l'histoire d'un sabotage que nous conte Marcel Moreau. Un épisode de la résistance contre l'asservissement des êtres et des mots. Le récit d'une lutte qui se poursuit dans l'ombre des bureaux, entre la vie étranglée et la mort régnante, une mort qui n'a même pas la franchise de montrer son crâne à visage découvert. Une mort qui grince des dents et s'exaspère au spectacle de Julie.

Marcel Moreau semble puiser son inspiration au cœur même d'une révolte qui l'habite telle une bête féroce et le ronge à petit feu. Un déséquilibre profond en est la rançon et détruit ses personnages. La vie et la mort s'empoignent avec vigueur et le combat laisse souvent les adversaires exangues.

C'est Satan qui mène le bal : danses effrénées de pantins en folie ... La démence déchaîne les personnages en un tumultueux ballet exacerbant les sens. L'érotisme a beau jeu dans ce récit où

les désaxés sont légion ! Julie "dissout" tous ceux qu'elle approche avec une désinvolture outrancière. Qui est-elle au juste cette créature de laquelle émane une sensualité qui magnétise Hasch en manque d'amour — Rose, sa femme, se meurt du cancer — et il y croira jusqu'à la grande journée pendant laquelle ils simulent une noce sabbatique. Ce jour-là, son épouse mourra, et il se rendra compte que Julie, cette beauté, était une "flamme" plutôt qu'une femme, qui calcinait tout sur son passage ... L'envoûtement qu'elle exerce sur tous ceux qu'elle approche est démoniaque : semblable à une sorte de fusée de feu d'artifice éclatant dans la nuit veloutée et silencieuse de tous ceux dont elle subjugue un moment le destin, Julie disparaît en laissant derrière elle cette trace sulfureuse de sorcière des temps modernes.

Quant au sentiment de révolte suscité par la hiérarchie sociale dont le préfacier fait mention dans son introduction, elle apparaît par touches sarcastiques dans l'ambiance parfois survoltée du bureau où Hasch exerce la profession de correcteur et où presque toute l'action se déroule. C'est justement au moment où le grand chef — si pitoyable au physique — donne l'ordre à l'équipe des rédacteurs-correcteurs de prouver qu'ils sont dévoués et capables d'accélérer leur rythme de production par l'EFFORT que surgit Julie ... Cela marquera d'avantage — et en termes sardoniques — la puissance personnifiée par la position sociale et la domination qu'elle exerce plutôt que par l'intelligence ...

Ce thème développé d'une façon très originale, captivera certains amateurs de littérature sortant des sentiers battus, déplaiera aux autres par son côté invraisemblable et ses scènes ou-

trancières, mais ne laissera aucun lecteur indifférent !

Gisème LEIBU

Editions Jacques Antoine.
Collection PASSE-PRESENT
1984 - 168 pages

INFORMATION CINÉMATOGRAPHIQUE

ARTS & IMAGES ou le ciné-club de Rencontre de Générations

Cette initiative de la Commission Française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles et de la Confédération Parascolaire a pour but de permettre à chacun de mieux connaître et de mieux comprendre les autres générations. Elle veut sensibiliser chacun à l'existence des ghettos trop souvent créés par la société moderne et amorcer un courant de communication dans le sens d'une meilleure qualité de vie.

Arts & Images a pour but de favoriser une connaissance réciproque des différents groupes d'âges et de leurs problèmes respectifs, par la projection de films qui traiteront des grands problèmes d'actualité présentés par une personne compétente et qui seront discutés sous la direction d'un animateur.

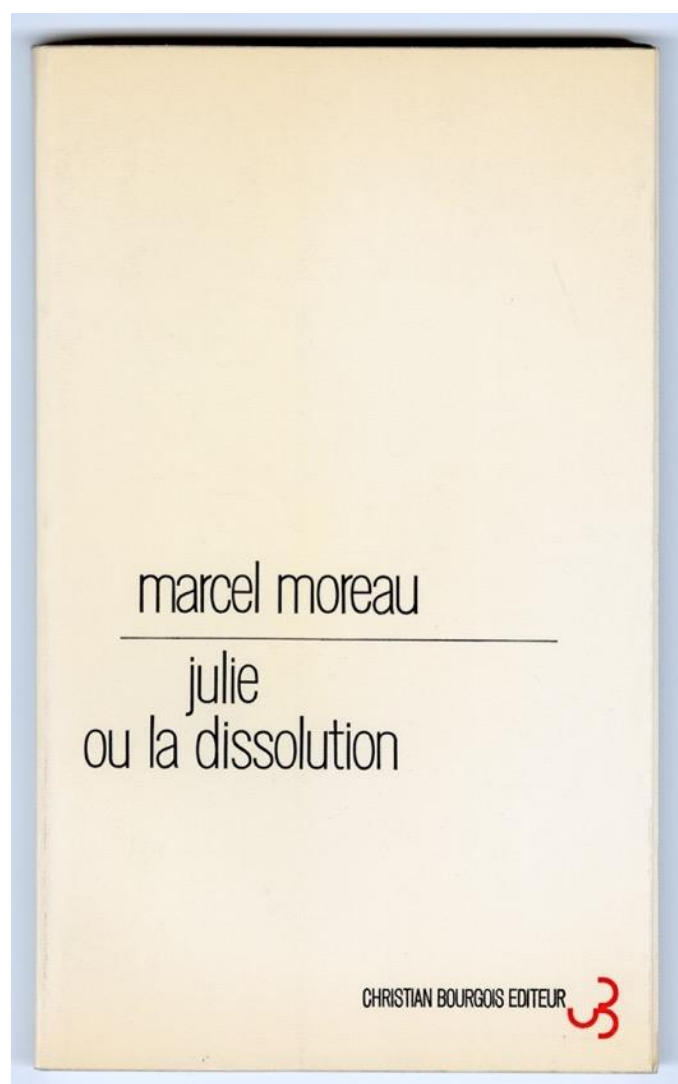
Vendredi 27/2 à 14 h	<i>Kramer contre Kramer</i> (R. Benton)
Mardi 18/3 à 14 h	<i>Diabolo menthe</i> (Diane Kurys)
Lundi 21/4 à 14 h	<i>L'Orchestre noir</i> (Stéphane Lejeune)
Vendredi 16/5 à 14 h	<i>Rusty James</i> (Francis Ford Coppola)

Lieu : Centre Culturel des Riches Claires
24 rue des Riches Claires, 1000 Bruxelles

Réservation : C.F.C. Education permanente 230.16.95 ext.32
Confédération Parascolaire 219.31.60

P.A.F. : 20 FB par personne et par séance

3. Contexte de publication



Julie ou la dissolution, édition originale de 1971 © AML (MLA 3855)

Lorsque paraît chez Christian Bourgois *Julie ou la dissolution* en 1971, Marcel Moreau est déjà entré en partie dans le cercle relativement fermé de la littérature française de l'époque. En effet, dès le début de son travail d'écrivain, il développe des relations avec François Mauriac et Albert Camus avec lesquels il correspond beaucoup. Simone de Beauvoir, qui salue son premier roman, *Quintes*, l'aide à s'introduire dans le milieu littéraire français. C'est également en 1971 qu'il reçoit le Prix Plisnier³². Le roman est republié par Jacques Antoine en 1984 et est inscrit au catalogue « Espace Nord » depuis 2003. Il est dédié à son ami, l'artiste peintre et sculpteur Jean Dubuffet.

³² « Littérature en langue française au XX^e siècle », *art. cit.* Charles Plisnier était un écrivain belge, fils d'industriels montois progressistes, « homme de la révolte constante », « engagé dans une époque dont il ressent les impasses », « poète aux multiples registres, romancier visionnaire », « essayiste de premier ordre, analyste lucide des problèmes de son époque et de son art ».

ML 7945/46

Editions Gallimard

5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7^e

Paris, le 20 mai 1970

Monsieur Marcel MOREAU
13, quai Blanqui

94 . ALFORTVILLE

Cher Monsieur,

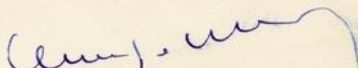
Notre comité de lecture a pris connaissance avec intérêt de "JULIE OU LA DISSOLUTION" que vous avez bien voulu me communiquer.

Je dois vous dire tout de suite qu'il ne nous paraît malheureusement pas possible de le retenir pour notre programme.

Certes, on retrouve ici une partie de ce ton personnel, de cette verve, de cette révolte qui nous avaient fait aimer "BANNIERE DE BAYE" ; mais tout cela semble assourdi, amorti, assagi et finalement plus mécanique que convaincu. En dépit de la sympathie que l'on a pour votre talent, on ne peut se défendre d'un sentiment de gratuité que vient encore souligner une écriture lâche où abondent les images faciles. Malgré quelques visions oniriques d'une grande puissance, l'ensemble nous est apparu sans trouvailles et d'une monotonie verbale peu à même d'emporter l'adhésion des lecteurs.

Pour notre part, nous ne croyons donc pas être en mesure d'assurer une bonne diffusion à "JULIE OU LA DISSOLUTION".

Je vous en dis mon regret personnel et vous prie de croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.



Claude GALLIMARD

3MD

P.S. - Nous vous retournons votre manuscrit sous pli séparé recommandé.



CHRISTIAN BOURGOIS EDETEUR



ML 7945/81

Paris, le 31 Juillet 1970

Pneumatique

Monsieur Marcel MOREAU
13, Quai Blanqui
94 ALFORTVILLE

Cher Ami,

Je vous confirme la conversation que je viens d'avoir avec vous au téléphone à propos de votre manuscrit : JULIE.

Christian Bourgois et moi-même l'avons trouvé tout à fait intéressant et sommes bien décidés à vous signer un contrat pour l'ensemble de votre production dès le début septembre.

Je vous envoie cette lettre pour vous rassurer tout à fait et vous permettre de passer d'excellentes vacances. Nous nous réjouissons de vous compter parmi nos meilleurs auteurs dès la rentrée. Nous nous reverrons au début du mois de septembre lorsque nous serons tous revenus de vacances pour régulariser votre entrée dans la maison.

Je vous prie de croire, Cher Ami, à mes sentiments les meilleurs.

Jean-Didier Wolf fromm



Don 24/50

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 50.000 F — SIÈGE SOCIAL : 116, RUE DU BAC, PARIS-7^e — BAB. 25-79 — R. C. SEINE 67 B 955

Paris, 9 septembre 70

ML 6955/31

Mon cher Marcel Moreau,

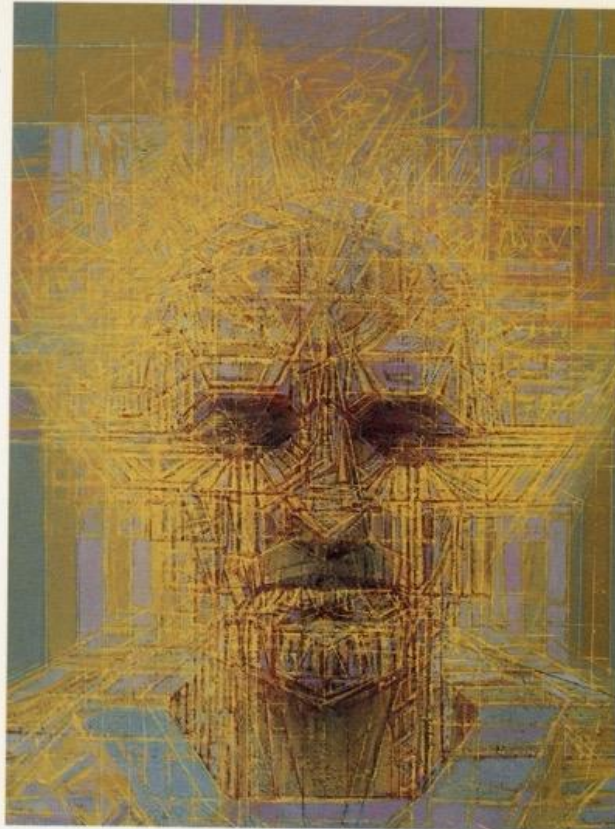
Vous me faites grand honneur et votre offre me donne émotion. Je suis extrêmement touché de votre pensée. J'ai eu affaire, quand j'étais fort jeune (et soldat) à une histoire de crucifixion, à laquelle je me suis trouvé mêlé; il s'agissait de deux femmes très exaltées, en proie à une folie mystique, qui tournaient sur elles-mêmes des jours durant comme des derviches, et qui me convoquaient à date précise (m'invitant à me faire accompagner de photographes et de journalistes) pour les trouver mortes crucifiées miraculeusement au plancher d'un petit pavillon qu'elles habitaient en banlieue. J'ai conservé cette correspondance étrange et alarmante.

Originaire, dites-vous de votre livre - mais il n'est pas, j'imagine, du registre des livres dits érotiques, en goguement de ce temps?

A vous très amicalement

Jean Dubuffet

MARCEL MOREAU
Julie ou la dissolution



passé & présent

Réédition de *Julie ou la dissolution* aux éditions Jacques Antoine, dans la collection « Passé Présent »
© AML (MLA 5942)

L'œuvre de Moreau est également empreinte des idéaux phares de Mai 68, période

antiautoritaire, de libération des mœurs, ou encore et surtout de contestation de l'ordre existant et des hiérarchies établies. (...) [Cette] première grève générale (...) [correspond notamment à la remise en question de] la valeur du travail au sein de la société française (...) [et Moreau] s'empare de la problématique du travail, en la déplaçant dans le champ littéraire et en l'investissant depuis une perspective fictionnelle. (postface, pp. 168-169)

À noter également que *Julie ou la dissolution* s'inscrit dans la première phase d'une « écriture en trois étapes de son auteur : la révolte, qui sera suivie par une phase d'obsession de la mort, puis par celle de la louange de la figure féminine » (postface, p. 167). La révolte dans laquelle s'inscrit *Julie* est « celle de la puissance de l'érotique, de l'instinctif, du pulsionnel comme force déstabilisatrice, voire révolutionnaire » (postface, p. 167).

4. Résumé

Hasch et ses collègues, Jeanne, Yvette, Mille et Raulier, travaillent comme rédacteurs, correcteurs ou dactylographes au Bureau 34 de la revue *Toutes-Sciences*. Ces derniers mènent une vie professionnelle tout à fait banale et bien rangée jusqu'au jour où Jeanne est remplacée par Julie, une jeune femme hors norme qui va bouleverser radicalement leur train-train quotidien. Et c'est peu de le dire...



Édition 2021 de *Julie ou la dissolution* dans la collection © Espace Nord

Décerné par la Députation permanente du Hainaut

Le prix Charles Plisnier à Marcel Moreau

Décerné par la Députation permanente du Conseil provincial du Hainaut, sur proposition d'un jury d'écrivains constitué à cette fin, le Prix hennuyer de littérature française Charles Plisnier vient d'être attribué à Marcel Moreau, pour son roman *Julie ou la dissolution*, paru l'an dernier à Paris aux éditions Christian Bourgois.

L'un des talents littéraires les plus originaux qui se soient manifestés en Belgique depuis dix ans se trouve ainsi fort légitimement mis en lumière. Peu d'écrivains de chez nous,

construction symbolique à la Joyce, elle s'exprime dans une langue dont la truculence rappelle Céline, mais est profondément marquée par une absurdité fondamentale héritée de Kafka. Encore ces noms ne sont-ils que des jalons pratiques pour baliser un itinéraire d'une profonde originalité, assurément irréductible à chacun d'eux en particulier.

Il y avait, dans la profusion lyrique et l'outrance d'images de ces livres exacerbés, une tension difficilement soutenable et comme un redoutable danger d'essoufflement. Marcel Moreau n'a pas tardé à s'en aviser et le livre que vient de couronner le Prix Charles Plisnier se différencie de ceux qui l'ont précédé par une certaine sobriété, qui ne s'accorde cependant d'aucune concession fondamentale.

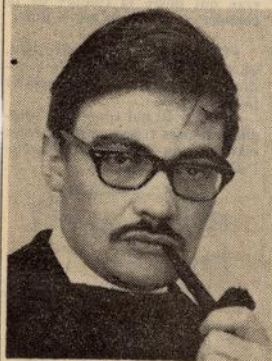
Si *Julie ou la dissolution* est une œuvre relativement courte, elle est néanmoins d'une saine et redoutable violence. Il s'agit, une fois de plus d'une satire vengeresse de la vie bureaucratique. Mais jamais encore Marcel Moreau n'avait allié plus de fougue iconoclaste à plus de retenue verbale.

Que l'on se garde toutefois d'imaginer qu'il s'agit là d'un livre inoffensif. Ce serait mal connaître la verve perturbatrice de l'écrivain. L'orgie que déclenche l'apparition d'une femme trop séduisante dans l'univers étroit et confiné d'un bureau y est décrite sans ménagement ni prudence. Et les esprits chagrins ne pourront que s'en offusquer.

Il reste que ce petit livre vibrant et libérateur, scandaleux dans le sens le plus noble du terme, témoigne d'un tempérament généreux d'écrivain. La Députation permanente du Hainaut a été bien inspirée en saluant comme il se devait un des écrivains les plus doués de notre pays.

André GASCHT.

(1) Edit. Buchet-Chastel, Paris.



MARCEL MOREAU
Une verve perturbatrice.

en effet, ont fait une entrée plus marquante en littérature que lui. C'est en 1962 que Marcel Moreau publiait chez Buchet-Chastel son premier livre *Quintes* (1), qui fut aussitôt remarqué par la critique parisienne et dont il fut même un instant question dans les coulisses du Prix Goncourt de cette année-là.

D'une richesse verbale exaspérée, ce livre fascinant s'inscrivait d'avance dans le courant de contestation qui allait se manifester quelques années plus tard avec la violence que l'on sait. Il s'agissait, en effet, d'une manière de quête poursuivie par un être démuné, au travers de la souffrance et de la solitude, dans le monde quotidien d'aujourd'hui ; celle, en définitive, du destin de l'individu actuel, captif de l'étouffant engrenage d'une société dévorante et venimeuse.

Né à Boussu, dans une modeste famille d'ouvriers couvreurs, Marcel Moreau s'identifiait, dans une certaine mesure, avec son personnage. Après une jeunesse difficile et des études prématurément interrompues, n'avait-il pas lui-même vécu cette décevante expérience d'une bureaucratie oppressante avant d'entrer comme correcteur à notre journal, où il travailla pendant plusieurs années avant de se fixer à Paris, où il continue d'exercer le même métier.

Une originalité fondamentale

Ce profond souci existentiel, qui est l'un des plus accablants de notre époque, on le retrouve dans les divers ouvrages que Marcel Moreau a publiés depuis dix ans, de *Bannière de bave* à *La Terre infestée d'hommes* et au *Chant des paroxysmes* (1). Ils situent l'œuvre de cet écrivain d'accent très personnel à un carrefour où se recoupent quelques-uns des chemins les plus importants de la littérature de notre temps. Si l'on y trouve parfois l'ébauche d'une



5. Analyse

5.1. Genre

De manière générale, dans le roman *Julie ou la dissolution*, ce qui semble dès les premières pages être du réalisme (« les personnages profitent d'une certaine autonomie, et le cadre de leur transgression demeure dans les limites familières et honnies de *Toutes-Sciences* »³³) cède très vite la place au fantastique (révolte qui passe par les corps qui exultent, par les instincts les plus primaires, par une véritable transe et une déconstruction totale de la réalité allant presque jusqu'à l'invraisemblable, voire le surnaturel). Ainsi,

la routine laborieuse cède définitivement la place à une cérémonie d'ordre religieux et magique qui encadre le défoulement pulsionnel, cérémonie dont Julie serait la prêtresse et Hasch le grand ordonnateur. La transmutation du sang de Rose, qui rappelle le rite chrétien, y côtoie les références à l'univers surnaturel des légendes. (postface, p. 180)

Cependant, cette œuvre, allant parfois jusqu'à faire des références à l'ésotérisme, est véritablement d'un « genre inclassable », tout en étant un texte de jouissance, c'est-à-dire un texte

qui met en état de perte, [un texte] qui déconforte [...], fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques, du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage³⁴.

Quoi qu'il en soit, dans cette œuvre, Moreau procède à une véritable « entreprise de défondation, qui rend au réel son incandescence grâce à une frénésie des mots ; une lecture irrationnelle de la vie »³⁵.

En-dehors de ces considérations et même si le genre n'avait pas encore été officiellement défini à l'époque³⁶, de prime abord, et connaissant le parcours de vie de Marcel Moreau, il apparaît clairement que son roman *Julie ou la dissolution* est une autofiction, genre mêlant fiction et autobiographie. En effet, l'intrigue se déroule au sein des bureaux d'une revue scientifique (*Toutes-Sciences*) et les personnages en sont les employés (principalement des correcteurs), est une référence au cheminement professionnel de l'auteur, lui-même ayant été correcteur pour divers journaux, tant à Bruxelles (*Le Peuple* et *Le Soir*) qu'à Paris (*Le Parisien Libéré* et *Le Figaro*). Sa préoccupation quant au langage, qui a animé toute sa vie comme une véritable obsession, est également centrale dans ce roman. Ainsi, il est assez aisé d'y retrouver la deuxième acception de l'autofiction définie comme suit³⁷ :

[...] parfois appelée *autofabulation*, [...] la transposition fictionnelle [est celle] où l'auteur, sous couvert de l'étiquette « roman », se met en scène dans des situations souvent fantasmatiques qu'il n'a pas ou ne

³³ Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 173.

³⁴ Roland BARTHES, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1973, pp. 25-26.

³⁵ Jacques SOJCHER, « Préface » dans Marcel MOREAU, *Julie ou la dissolution*, Labor, Bruxelles, coll. « Espace Nord », 2003, p. 8.

³⁶ Il le sera en 1977, par Serge Doubrovsky.

³⁷ Stanislas PAYS, « Dossier pédagogique sur l'autofiction », Espace Nord, 2017, p. 7 : « La première, [étant] essentiellement stylistique, correspond aux textes qui amplifient sciemment le mouvement de fictionnalisation propre à tout récit de soi en réaction à l'impossibilité d'atteindre l'objectivité, mais sans pour autant désespérer de faire jaillir d'une écriture pulsionnelle des vérités insoupçonnées ou inavouables. Elle rejoint la conception doubrovskienne, à ceci près que l'identité entre auteur/héros/narrateur n'est pas toujours explicite. » URL : <https://www.espacenord.com/fiche/dossier-pedagogique-sur-lautofiction/> (dernière consultation le 06/10/2021).

peut pas avoir vécues. Elle considère très souvent la fiction comme un moyen d'accès à la vérité, un « mentir-vrai »³⁸.

Julie ou la dissolution relève donc en partie de l'autofiction, « une naissance à soi, un espace où rejoindre le moi véritable et lui donner libre cours »³⁹, dans laquelle l'auteur, Marcel Moreau, ce dévoré des mots, ancien correcteur dans le milieu de la presse, fait vivre ses considérations philosophiques et langagières à travers des actions fantasmatiques qu'il délègue à ses personnages, employés de *Toutes-Sciences*.

5.2. Titre

Il est vrai que *Julie ou la dissolution* est un titre « qui sonne XVIII^{ème} siècle et libertin »⁴⁰ et fait penser sans détour à *Julie ou la nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, sans pourtant avoir plus de points communs avec cet ouvrage que le titre et le prénom de l'héroïne. Il s'agit en tout cas là d'un titre efficace et parfaitement évocateur des deux éléments qui constituent le squelette du roman, son existence même : « Julie » et « la dissolution ». Il est également intéressant de souligner que le roman, en remettant en question le fonctionnement du travail de rédaction d'une revue scientifique – dont la démarche est proche de celle d'une *Encyclopédie* – ainsi que la primauté de la raison, tranche donc avec une partie assez significative de la philosophie du siècle des Lumières⁴¹.

Dans le roman de Moreau, Julie incarne le symbole de la liberté face à l'ordre établi. Or, ce prénom, l'écrivain ne l'a sans doute pas choisi au hasard, son héroïne partageant une caractéristique commune avec une autre Julie, la fille de l'empereur Auguste (39 ACN – 14 PCN), « connue pour ses mœurs déréglées ». « Est-ce dès lors un hasard si, pendant l'orgie, elle semble “sortie de la débauche des reines” et finit par trôner au milieu des rédacteurs ? »⁴²

L'acte de dissolution est, quant à lui, la raison pour laquelle Julie déboule telle une véritable bombe à *Toutes-Sciences*, procédant à sa désagrégation progressive. À la fin de l'œuvre, en effet,

la structure sociale qui soutenait le pouvoir de Vachet s'est renversée, les rédacteurs ayant pris le pouvoir (dissolution d'une structure de pouvoir, qui serait ici le régime du travail) ; le couple de Hasch [et Rose] n'est plus (dissolution d'un mariage) ; la chaleur et les stupéfiants ont eu raison des volontés et du cadre de travail (dissolution chimique et physique) ; le pulsionnel, enfin, a terrassé la morale (dissolution des mœurs)⁴³.

Or, « [d'] assister à la dissolution d'un monde, et d'en être, enivr[e] Hasch » (p. 140). *Julie ou la dissolution* est porteur de la philosophie de Moreau et

montre la ruine que le rire, l'ivresse et le sexe provoquent dans l'institution du travail. Il n'y a pas, dans le roman, de réconciliation entre plaisir et travail. La folie l'emporte, même si après la journée de tous les sortilèges, l'ordinaire sans doute reviendra, la prose des jours, l'aliénation de la vie. Quelque chose pourtant restera, car nul ne sort indemne d'une telle aventure : la revendication d'une culture ivre, d'une orgie de l'esprit, le besoin de trouble, c'est-à-dire de désordre, de révolte, de fête, le désir d'une *société*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Hugo MARTIN, *op. cit.*, pp. 170-171.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 163.

⁴¹ À noter qu'à l'époque, l'*Encyclopédie* a été créée pour éclairer les esprits. Or, sous la plume de Moreau, la manière de rédiger les articles de la revue scientifique est considérée comme étant trop cadencé et finalement dangereux.

⁴² Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 194.

⁴³ *Ibid.*, p. 196.

rythmique, où le mouvement serait souverain. La face du monde serait changée si les bureaux et les usines étaient peuplés d'hommes et de femmes acquis au prestige de la folie⁴⁴.

Seules doivent compter la « vie désentravée », la « fruition », la jouissance suprême (postface, p. 166).

5.3. Le cadre spatio-temporel

Le cadre de travail dans lequel les employés de *Toutes-sciences* évoluent est un cadre oppressant et aliénant où le pouvoir du petit chef Vachet est nivelant et répressif⁴⁵. Le personnage de Hasch est un personnage qui part à la quête de lui-même et qui ne peut y parvenir qu'en procédant à la destruction de son environnement professionnel (ainsi que personnel) et ce, grâce à l'intervention de Julie et de ceux qui deviendront progressivement ses alliés, en l'occurrence ses collègues. Hasch se sent pris au piège de l'immobilité de son travail, « bloqué, dans l'impossibilité de [se] mouvoir » (p. 18) à tel que « c'en [est] trop » (p. 22) et que si rien ne se fait « demain, il sera trop tard » (p. 33). Ce lieu où « tout le monde [s'acharne] à écrire » (p. 15), où Hasch lui-même se met au travail, car il est « pressé, sans raison » (p. 14), où l'action n'a même plus besoin de sens pour se dérouler, où les correcteurs sont « choisis pour leur sagesse, pour leur sérieux » (p. 17) et se donnent entre eux des « réponse[s] machinale[s] » (p. 16). Machinales également les relations entre les employés, même en-dehors du bureau lorsqu'il est question de fêter un mariage ou encore le départ de Jeanne vers d'autres horizons (pp. 16-19). Tout y est ritualisation, routine et monotonie, étranger au naturel et à la spontanéité. En ce qui concerne sa vie privée, Hasch la partage avec une femme malade d'un cancer, Rose, qui lui donne le sentiment d'être enfermé dans une existence dont il ne semble plus vouloir.

5.4. Les personnages

5.4.1. Julie

Julie Malchair (nom déjà significatif puisqu'il lie le *mal* et le *corps*⁴⁶) débarque au siège de *Toutes-Sciences* pour remplacer Jeanne, la dactylographe. Elle a ceci de spécial et de surprenant qu'elle incarne parfaitement les contre-valeurs liées au travail de bureau : la spontanéité, l'action uniquement en fonction des pulsions⁴⁷ qui est tout le contraire de ce qui est demandé dans le milieu étrié et bridé du travail, siège de la bêtise et de l'immobilité (p. 99), plus particulièrement dans celui de la rédaction. Elle le dit elle-même : « Je n'aime pas le travail ! » (p. 71), elle arrive d'ailleurs toujours en retard au bureau (p. 35) (elle est pourtant à l'heure dans les autres circonstances [p. 83]).

Julie incarne le symbole de la révolution⁴⁸, le sortilège⁴⁹, la tumeur (p. 99), le cancer qui ronge les cellules de *Toutes-Sciences*⁵⁰. Elle est un personnage déstabilisant, anarchique, qui fracture l'Ordre (Bureau) et l'Autorité (Sciences) par sa proposition d'un mode de vie sensuel, brut, dionysiaque (postface, p. 172) ayant pour but d'ouvrir à l'inconnu, au non-savoir, à l'obscurité de l'être humain, de ses pulsions et de ses désirs (postface, p. 182).

⁴⁴ Jacques SOJCHER, *Ibid.*, p. 9.

⁴⁵ Hugo MARTIN, *Ibid.*, p. 171.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 187.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 176.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 184.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 180.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 187.

Elle est aussi le personnage qui est la projection des désirs latents chez Hasch, elle offre l'exemple d'une passivité insoumise, irréductible aux injonctions de l'ordre ; à travers elle, Hasch conçoit sa résistance physique comme une entrave et une force néfaste d'équilibre, au sein du couple qu'il forme avec Rose comme au travail⁵¹. Sans elle, pas de révolte, pas de dissolution, elle est la raison du changement, la lave qui bouillonne et va tout faire exploser. La présence de Julie est inéluctable et irréductible⁵² et suscite la fascination qui immobilise le narrateur et le maintient dans une tension qui contient, sans le brider, tout le développement narratif⁵³. Julie est également celle qui a toujours *soif*, mais qui revendique le fait de ne pas aimer l'eau (p. 40) et qui arrose ce besoin primaire à l'aide de vin, de rire subversif et insolent, de désordre ; elle qui « dans son corps [même], [...] avait du vin » (p. 44), elle dont « dépendent les faillites et les fêtes » (p. 108).

Cette femme fatale, cette « putain » (p. 103), puissance magique, allégorie de la liberté, de l'insoumission, de la force, de l'érosion et de la délivrance (p. 100), incarnation du sexe, prêtresse enivrante, inspiratrice et libératrice, est sacralisée par Moreau qui en fait la responsable de la dissolution, un axe puissant autour duquel les rédacteurs finissent, par graviter, impuissants⁵⁴. Elle bouleverse par le pouvoir surnaturel de son regard hypnotique, qui apporte « mobilité et instabilité » (p. 173) et est capable d'agir sur le monde et de générer un ailleurs⁵⁵, une autre civilisation possible. De plus, celle que Hasch désigne en ces mots : « Voici la révolution » (p. 122) ne peut « vivre qu'en marge du verbe » (p. 76), cette « prison [dont elle ne s'évade] que par la nausée » (pp. 73-75. Ce moment où Julie doit s'attaquer au mot « cube »), comme si ce mal était ancré dans ses entrailles et que son corps devait absolument l'expulser (lorsqu'elle doit rédiger le texte que Hasch lui dicte sur le terme « cube », elle note à la place « prison »). Cette déesse (p. 105) aux « attributs royaux » (p. 146) semble même agir comme un messie devant lequel « [l]e soleil, implacable, ouvr[e] la rue en deux » (p. 42), « cass[ant] le pain » (p. 137) et procédant à un véritable rituel autour du vin (p. 81) (son corps et son sang ?). Une fois sa mission accomplie, elle disparaît, n'ayant « plus de raison d'être ici » (p. 153). Ayant « dépos[é] la liberté dans les hommes [...], [s]on rôle se terminait là où commençait le débridement le plus pur » (p. 154).

5.4.2. Hasch

Hasch est le narrateur du roman et représente un personnage « échoué »,

en mal de nécessité, qui vit une crise existentielle et identitaire altérant sa perception du réel, et qui l'expose à une série de visions violentes et sanglantes, comme si le monde extérieur pouvait envahir et menacer son intégrité⁵⁶.

Fasciné par Julie, qu'il a tout de suite envie de protéger, d'« emmitoufler » (p. 23), c'est lui qui lui ouvre la voie afin qu'elle procède au « renversement de l'ordre »⁵⁷ et lui qui est le premier à la suivre, secondé par ses collègues, dans l'anéantissement de l'univers social, lui permettant de réaliser l'abolition de son propre moi et de sa propre histoire⁵⁸. C'est suite à l'accident de voiture du compagnon de Julie, qu'elle et Hasch se rencontrent, sorte de hasard

⁵¹ *Ibid.*, p. 186.

⁵² *Ibid.*, p. 174.

⁵³ *Ibid.*, p. 174.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 180.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 178.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 175.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 177.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 186.

prémédité qui renverse peu à peu l'ordre du réel et sape de l'intérieur les lois du réalisme⁵⁹. Dès leur première rencontre, Julie exerce un pouvoir quasiment absolu sur Hasch, qui, contrairement à elle, n'est pas drôle (p. 53), et c'est via lui que la mutation va s'opérer sur l'ensemble du Bureau 34. Face à elle qui a un regard « halluciné qui voi[t] [s]on mal » (p. 43), qui « le fait bander » (pp. 33 et 36), qui provoque chez cet être synesthésique des réactions de la chair, physiologiques, il se sent rapidement « en état d'initiation » (p. 44). Il la désire, ressent un besoin intense de la toucher, de rentrer littéralement en elle (pp. 93-94).

De plus, le nom de ce personnage principal évoque le tranchant de la hache, ainsi que, pour les connaisseurs, le dérèglement des sens induit par le vin et les herbes de Julie⁶⁰.

5.4.3. Vachet et les Dioculs

Vachet est l'archétype du petit chef insupportable qui renvoie Hasch et ses compagnons à leur condition d'employés, impose l'*Effort* (p. 119) de travail contre lequel les employés vont se révolter⁶¹. Lui qui « [consulte] sa montre » (p. 14) sans cesse incarne à lui seul l'exploiteur, le propriétaire décrit dans la philosophie marxiste. Il est rigide, autoritaire, entièrement fermé à tout ce qui ne respecte pas les règles ou l'ordre social (pp. 59-60). Il représente l'oppression à part entière qu'il faut impérativement faire tomber. À la fin du roman, il finit par ressembler à un « clown, chassé, évacué par les huées du public » (p. 162). À noter que le nom propre « Vachet » signifie littéralement « petit vache » et pourrait renvoyer à des expressions de la langue française telles que « peau de vache », « coup de pied en vache », « être vache avec quelqu'un », « manger de la vache enragée », etc. Connaissant la capacité d'invention langagière de Moreau, ce lien entre le nom de son personnage, le caractère de ce dernier et ses agissements, ainsi que les expressions autour du terme « vache » ne semble pas aberrant ou, du moins, dénué de sens.

Les Dioculs, quant à elles, – c'est par ces mots que Hasch nomme Mam'zelle Foupied et Fanny – sont deux employées du bureau d'en face. Pour le personnage principal, ce sont « des garces qui donnent l'impression d'instruire le monde » (p. 116), des « dindes » (p. 151) « moches et inutiles » (p. 152), des « traîtresses et espionnes » (p. 117) à la botte du patron. Elles sont le symbole de la soumission, de l'immobilité, du travail et de l'ordre établi. Leur punition sera d'être séquestrées, déshabillées, inondées de vin, tatouées de crinoïdes et violées par Mille et Raulier (p. 155). Et ce n'est que lorsqu'elles sont inertes au sol, souillées, en quelque sorte mises à mort, puis libérées par la mutilation de leur corps, ritualisées, que de moches, elles deviennent presque désirables aux yeux de Hasch (p. 155), puisque c'est alors qu'elles se transforment en symbole de « la science enculée » (p. 155).

Que ce soit les Dioculs ou les autres employés de *Toutes-Sciences* qui sont choqués ou réticents à la révolte et qui viennent curieusement voir incrédules « le désordre GRANDISSANT » (p. 107) au Bureau 34, ceux-ci sont vus par Hasch comme des « malades rendant visite à des bien-portants, doués d'une maladie supérieure » (p. 107).

5.4.4. Les employés

Yvette, Mille et Raulier sont les collègues directs de Hasch au Bureau 34. Yvette est fille de socialiste et déléguée syndicale, mais ne s'impliquant que très vaguement dans cette fonction. Mille est le spécialiste des mathématiques, tandis que Raulier est celui des sciences,

⁵⁹ *Ibid.*, p. 175.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 193.

⁶¹ *Ibid.*, p. 182.

plus particulièrement de la chimie. Ce dernier semble admirer Vachet qui, lui, est très content de son travail. Au départ, à l'arrivée de Julie, ils sont tous désabusés et mal à l'aise en présence de cette femme étrange et énigmatique, même dans sa manière de manger peu banale (p. 41). Il faudra du temps, surtout abondamment de vin, d'herbes, de musique, de charme et d'érotisme, pour qu'ils suivent l'incarnation de la révolte les yeux fermés, eux qui face aux propositions de vacarme de Julie « se sont récréés puis ont dit *oui* dans toutes leurs tripes » (p. 177) et finissent par « s'abandonner à la grande cohue qui passe » (p. 133).

Bosc, lui, est une connaissance de Hasch que ce dernier considère comme une sorte de « prophète ». Il semble en effet être déjà dans une forme de lucidité en ce qui concerne la révolte face à l'ordre établi. Il participe à l'orgie finale en faisant des photographies afin de garder une trace et un témoignage du bouleversement total et surréaliste qui a lieu au Bureau 34 de *ToutesSciences*.

5.4.5. Rose et Blanche

Rose⁶² est la compagne de Hasch, elle est atteinte d'un cancer et décède au moment même où l'orgie débute au Bureau 34. Cette mort est le symbole de la libération de Hasch au niveau de sa vie personnelle. La maladie représente ainsi pour le correcteur de *Toutes-Sciences* une sauveuse (p. 52) qui lui rend sa liberté (p. 139) ; c'est pourquoi Hasch veut s'imprégner de cette maladie et l'éprouve : « je voulais entrer dans la chair malade » (p. 33) (et entre « chair malade » et « Malchair », le lien est limpide). Au siège de la revue, lorsque Hasch apprend le décès de sa compagne, Julie le pousse à piétiner des roses et leurs pétales, à les broyer, à boire du vin qu'elle désigne comme étant du sang de roses, pour enfin les manger (p. 137). Comme s'il fallait qu'il se débarrasse définitivement de sa compagne dont il sait qu'elle « [l]e préfère mort » (p. 98), de ce symbole de la maladie de la soumission de Hasch dans sa vie personnelle (c'est pourquoi « guérir [l]'inquiétait » [p. 51]), en le digérant littéralement afin que la libération puisse totalement éclore, car « la Rose, c'est la mort et la libération » (p. 139).

Blanche, qui signifie héroïne en argot, est la sœur de Rose. Hasch a quelques relations sexuelles avec elle sans que Rose ne soit au courant. Blanche et Hasch forment un couple à la fin de l'histoire.

5.5. L'intrigue du roman

5.5.1. Un récit en trois temps

Selon Jean Muno, le récit de *Julie ou la dissolution* peut être divisé en trois temps :

la *criminescence* (la montée de la haine, qui propulse le personnage central vers la rupture et la violence, et vers un combat de type esthétique et éthique), la *barbarescence* (où le combat esthétique rencontre la quête érotique, les deux dimensions convergeant vers une sorte d'absolu où le désir d'extermination, l'adhésion aux forces créatrices se conjuguent dans l'assassinat et la fusion sexuelle. Cette étape voit la mise en place d'une contre-société, utopique, soumise au contrôle du personnage, et qui constitue sa Création), enfin, la *débâcle* (la chute où l'auteur du schisme social est reconduit à son fantôme, et donc, sans doute, au recommencement)⁶³.

⁶² À noter que la rose est le symbole du socialisme.

⁶³ Jean MUNO, *Marcel Moreau ou les Sabbats de l'Écriture*, dans « Les Cahiers rouges », n°4, 1970, pp.7-14.

La « criminescence » commence avec la rencontre entre Hash et Julie qui va métamorphoser l'homme et lui donner la pulsion nécessaire pour progressivement sortir de sa soumission et de son enlèvement. L'histoire bascule alors dans la « barbarescence » lorsque se met en place l'autre système engagé par Hasch sous le pouvoir hypnotique de Julie ainsi que sa figure érotique, sexuelle et pulsionnelle : Julie, symbole de l'indomptabilité. La mort de Rose est également un élément accélérateur qui va faire atteindre à la barbarescence son paroxysme dans l'orgie finale. Enfin, la « débâcle » surgit clairement lorsque cette orgie, siège du retour aux instincts les plus primaires et sexuels, laisse place à un semblant d'apaisement qui ne peut être ressenti que comme momentané, puisque Hasch au bras de Blanche n'est en réalité qu'au début d'un recommencement cyclique qui le conduira sans doute une fois encore à la révolte.

5.6. Les thèmes principaux

5.6.1. La chaonnaissance⁶⁴ ritualisée et le retour à l'instinct, ou comment « mourvivre »

L'élément déclencheur et charnière qui va entraîner, à la fin du roman, la rupture de Hasch d'abord, puis des autres employés avec l'ordre établi, avec leur soumission au travail, et plus particulièrement avec Vachet l'autoritaire, et provoquer leur renaissance dans un chaos total – une chaonnaissance –, est le moment où Julie doit rédiger un article sur les crinoïdes. La crinoïde devient alors « l'emblème du mouvement contestataire » (postface, p. 181) dont un des enjeux majeurs est « de faire redescendre la raison *en terrain ventral, donc vital, donc central et frémissant* » (postface, p. 166). Julie se met progressivement à en dessiner « partout où il y [a] du blanc » (p. 110) et le fameux jour J, le 28 juillet, celui de la libération, les crinoïdes qu'elle avait dessinées sur tous les murs du bureau et qui avaient été camouflées par des affiches de lieux de vacances (p. 111)⁶⁵, sont décrites dans un langage nouveau (p. 151). Hasch, emporté par ce pullulement de crinoïdes qui touchent à l'ordre établi et semblent annoncer une libération (p. 113), s'en tatoue une au niveau du cœur (peut-on d'ailleurs y voir un lien avec « L'Internationale » (postface, p. 160) socialiste qui se chante la main sur le cœur ?). Cette fameuse crinoïde, symbole de la révolution, sera par la suite marquée, comme une empreinte indélébile, sur le corps de tous ceux qui pénètrent le bureau.

Cette renaissance, figurée par Julie, « symbole à la fois du légal et du vital »⁶⁶, est le moment fantasmatique marquant « le retour à la vie fœtale, à la vie première, d'où ce fantasme pour les formes d'organismes les plus primaires »⁶⁷, et dans ce cas, pour les crinoïdes. Et plutôt que de « le résoudre à l'ordre vertical planifié par la société, Moreau appelle le lecteur à habiter ce vide, à rejoindre une forme de chaos fondamental où l'homme assumerait l'absolu de son corps et de son instinct »⁶⁸. Moreau oppose « l'homme théorique et l'homme viscéral qui a retrouvé l'intelligence de ses instincts »⁶⁹, dont les « pulsions de mort sont transfigurées en brûlures de vie intenses »⁷⁰ :

Il est des profondeurs dans lesquelles la plupart des êtres n'osent s'aventurer. Ce sont les abîmes infernaux de notre vie instinctive, cette descente dans nos cauchemars si essentielle à notre « re-

⁶⁴ Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 190.

⁶⁵ A noter : l'ironie de couvrir les murs d'un bureau avec des affiches renvoyant aux vacances et au tourisme dans un roman qui dénonce l'aliénation du monde du travail.

⁶⁶ Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 190.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 188.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 170.

⁶⁹ Jacques SOJCHER, *op. cit.*, p. 10.

⁷⁰ Véronique BERGEN, *art. cit.*

naissance » même. Le voyage mythologique du héros implique le grand combat avec les démons. Marcel Moreau a engagé cette lutte⁷¹.

Ainsi, dans *Julie ou la dissolution*, le sujet s'ouvre

à la vérité des pulsions, amoureuses ou criminogènes, érotiques ou profanatrices. Jusqu'à l'extase mystique. Le bureau de *Toutes-Sciences*, occupé par Hasch et ses collègues, devient un espace fantasmatique où triomphent les forces instinctuelles et pulsionnelles⁷².

Dans son roman, Moreau, tant au niveau professionnel que personnel, fait surgir

les fantasmes de la régression et de la maladie qui sont la possibilité de se transformer, de se libérer puisque la résistance se trouve dans l'abandon, dans le fait de céder à la maladie (Hasch ne dit-il d'ailleurs pas que « guérir l'inquiète » ? [p. 51]). Et c'est Julie qui est le catalyseur de cette renaissance passant par la dissolution de la sphère intime et de la sphère sociale du bureau⁷³.

Or, cette renaissance ne peut se faire dans

le silence et l'immobilité, elle ne peut se réaliser que dans le mouvement, car le désordre au sein de l'ordre est rythmique. Le rythme attaque l'enlèvement humain, il secoue le corps et l'esprit fourbus. Le rythme, c'est la convulsion lyrique de tous les instincts, la régénérescence de tout l'être déchargé. Le rythme de la destruction et de la libération des corps, c'est à cela que tient la renaissance, toujours à réinventer⁷⁴

ritualisée dans la scène de l'orgie finale et qui prend corps dans l'ivresse, dans des actes sexuels et scatophiles et dans la destruction de l'environnement, en musique et en rires, y compris la destruction des livres. La renaissance ou l'abandon de la position de soumission pour celle de la révolte se fait ici dans un chaos total, opposant à l'ordre établi la connaissance instinctuelle, la souveraineté du corps, pour mettre en acte l'ivresse des sens et des rythmes, et permettre à l'homme de se retrouver en parfait accord avec lui-même, sans intervention divine ou philosophique.

5.6.2. La révolte contre l'ordre établi

Julie ou la dissolution est en réalité une écriture de l'anarchisme, tant au niveau du fond que de la forme. En ce qui concerne le fond, *Julie ou la dissolution* est truffé de symboles marxistes (le visage de Marx et les roses⁷⁵) et toute l'intrigue va dans le sens d'une révolution contre l'ordre établi⁷⁶. L'œuvre entière est « un appel à la révolte et montre une riposte à une société qui galvauderait, à force de rationalisme, la valeur profonde de l'homme pour s'en assurer le contrôle et la domestication »⁷⁷, une riposte à l'intolérable dilapidation des énergies humaines programmées par les marchands. Ainsi, les personnages sont appelés à la révolte, eux qui évoluent dans

un cadre carcéral de l'administration et des *cellules* de travail, espaces de prédilection où la société technicienne exerce son pouvoir de coercition sur l'individu. Les personnages entendent renverser

⁷¹ Citation d'Anaïs NIN repris dans Pauline PETIT, *art.cit.*

⁷² Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 168.

⁷³ *Ibid.*, pp. 186-187.

⁷⁴ Jacques SOJCHER, *op. cit.*, p. 10.

⁷⁵ Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 186.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 186.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 164.

l'ordre ; lui opposer avec violence le règne du désir et de l'assouvissement, mais leur révolte s'accomplit au sein et à partir de la structure, non en dehors⁷⁸.

Or, cette révolte prend, comme dit en amont, les traits d'une « chaonaissance », qui se fait à travers une

accoutumance progressive au vin, la multiplication des crinoïdes sur les murs du bureau, les attouchements, qui rythment la lente éclosion des résistances, et le basculement de plus en plus prononcé vers l'anarchie. La chaleur croissante, l'omniprésence du soleil accentuent cette impression de décomposition⁷⁹.

La révolte qui était au départ une parade magique, évolue en bataille, pour se terminer en orgie. « En effet, les correcteurs dépassent toutes les limites, et la révolte est festive et ludique et vise à transformer le rapport au monde et à l'existence et au sein de laquelle l'écoute du désir possède une place centrale » (postface, p. 175).

5.6.3. Le vin et l'ivresse, la fête et la folie, le dérèglement des sens et l'érotisme

Pour Marcel Moreau, qui estimait que *le travail se fit dans la fête et la fête se fit dans le travail*, l'euphorie ne compromet pas le travail, elle enlève simplement son austérité⁸⁰. Travail et fête ne sont donc, chez l'écrivain, absolument pas antagonistes, bien au contraire, ils pourraient même être complémentaires. Ce qui doit primer, c'est l'impératif de jouissance, le dérèglement des sens, l'insoumission, l'ivresse, l'indomptabilité du vivant, la sexualité. Or, personne ne peut sortir intact de cette aventure qu'est « la revendication d'une culture ivre, d'une orgie de l'esprit, le besoin de trouble, c'est-à-dire de désordre, de révolte, de fête, le désir d'une *société rythmique, où le mouvement serait souverain* »⁸¹. Ainsi, la face du monde serait changée « si les bureaux et les usines étaient peuplés d'hommes et de femmes acquis au prestige de la folie »⁸². Concrètement, dans *Julie ou la dissolution*, l'ivresse des employés du Bureau 34 fait perdre à la science de sa morgue, le vin dérègle ses plans (p. 107).

Deux événements déterminants déclenchent cette folie, ce dérèglement des sens qui conduit à la révolte ultime qui prend corps – c'est le cas de le dire ! – dans l'orgie finale : d'une part les dessins des crinoïdes, amas d'orifices et de membres, symboles et signes de l'inaptitude de Julie vivant en marge du verbe, et donc de libération⁸³. D'autre part, la révélation des circonstances de la mort de Pierre. Ce sont ces deux événements, moments charnières du roman, qui nouent le destin commun de Julie et Hasch et donnent l'impulsion de la suite de l'intrigue qui prend les traits d'une révolte⁸⁴.

Dans *Julie ou la dissolution*, le but de Moreau est en fait d'opposer l'ivresse et la démesure à la raison (postface, p. 179) et « le renversement de la Raison au profit de l'instinctuel qui est opéré au sein de l'œuvre est, avant tout, ouverture au caractère exaltant du vivant » (postface, p. 178). L'ivresse à proprement parler, à laquelle les employés s'adonnent dans une consommation de vin (et d'herbe) excessive (par rapport à ce qui est établi), est cet écoulement, cette liquidité, tout comme les autres sécrétions fangeuses et visqueuses dont il est

⁷⁸ *Ibid.*, p. 167.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 180.

⁸⁰ Jacques SOJCHER, *op. cit.*, p. 9.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*

⁸³ Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 177.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 179.

question dans le roman (connotations sexuelles) qui s'oppose à la rigidité de la vie bureaucratique⁸⁵.

5.7. La forme du roman : Moreau, l'« ouvrier des mots »

En 2011, invité d'Alain Veinstein dans l'émission « Du jour au lendemain » sur France Culture, Marcel Moreau décrivait sa relation viscérale aux mots, réveil sonnante le commencement de chacune de ses journées :

Les mots produisent du sens. Alors je ne sais pas si c'est le sens du dictionnaire, mais enfin ils ont un sens pour moi, puisque je ne peux plus me passer d'eux – ils vont faire ma vie. Je me lève tous les jours à cinq heures du matin, mais ce sont les mots qui me réveillent, ils ont une vie. Ils me disent « maintenant tu te lèves et tu nous écris, ou on t'écrit ! ». C'est un cas de possession. Je ne peux pas faire autrement. Je voudrais bien, à certains moments, m'offrir à une autre délectation que cela, mais bon, c'est comme ça, c'est ma vie. Cela n'a fait que s'aggraver depuis le premier livre, *Quintes*, jusqu'à aujourd'hui⁸⁶.

Comme il le dit lui-même dans cette interview, Marcel Moreau se considère avant tout comme un corps écrivant, un véritable ouvrier des mots qui fait du langage un personnage à part entière dans ses ouvrages, *Julie ou la dissolution* n'y échappant pas. Pour Moreau, la littérature est une occasion aux « enjeux vitaux et existentiels de donner langue aux énergies et aux excès du corps, fussent-ils destructeurs »⁸⁷ et il s'inscrit de la sorte dans le sillage spirituel d'Antonin Artaud et de Nietzsche. Ainsi, l'écriture est « une urgence contre la mort et se conçoit dans une révolte contre toutes les limites culturelles et spirituelles imposées au sujet »⁸⁸.

De ce fait, dans *Julie ou la dissolution*, sur la « succession linéaire des événements, des chapitres, la précision des dates et des faits (créant dans le texte un effet de réel), des verbes d'énonciation au conditionnel futur, de nombreux effets d'annonce »⁸⁹ viennent se greffer des « débauches lexicales, néologismes imparables, rhétorique somptueuse sans être dépayssante, loin des déconstructions formelles du nouveau roman, des entreprises oulipiennes, ou des audaces baroques »⁹⁰.

Dans le roman de Moreau, fond et forme se rejoignent dans une lutte contre l'ordre établi et le lecteur assiste à un véritable procès du langage discursif au profit du langage qui libère. Ainsi, Julie est totalement insensible aux injonctions et ne parvient à rien lorsqu'il s'agit de se servir du langage utilitaire. Quant à Hasch, contrairement aux « Dioculs » qu'il méprise, il passe d'un employé qui cherche ses mots à un Hasch dont les mots attaquent, altèrent le réel, qui fait l'expérience de la puissance des mots⁹¹ ; un Hasch dont les mots ne sont plus *ha-s-chés* lorsqu'il s'agit de mettre le langage ordonné et établi de côté. Moreau fait ainsi correspondre transgressions du langage et transgressions morales, en introduisant la violence des mots dans le réel⁹² et en instaurant dans son roman le règne de la poésie et du mot⁹³. Concrètement, dans son texte, cette extase, cette toute puissance des mots, apparaît dans la force de l'image poétique qui submerge tout (« les roses du socialisme rejoignent celles de la mort et de la

⁸⁵ *Ibid.*, p. 189.

⁸⁶ Alain VEINSTEIN « Du jour au lendemain » sur France Culture. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/du-jour-au-lendemain/marcel-moreau> (dernière consultation le 30/11/2021).

⁸⁷ Hugo MARTIN, *op. cit.*, p. 163.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 164.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 181.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 166.

⁹¹ *Ibid.*, p. 192.

⁹² *Ibid.*, p. 193.

⁹³ *Ibid.*, p. 196.

pornographie »⁹⁴), dans l'emploi extrêmement fréquent de figures de style, de néologismes. Les mots, et même les noms propres, se matérialisent, comme si la langue prise au pied de la lettre, se voyait directement investie dans une transformation à la fois physique et spirituelle du monde (exemple : Rose et les roses qui sont à la fois maladie et libération⁹⁵), les roses et Julie devenant soit métaphores, soit allégories. « Jamais Moreau n'a poussé aussi loin la contrainte formelle, ni formulé avec plus de cohérence les fondements symboliques de son système de pensée »⁹⁶.

Quant à la narration, un changement de focalisation bien particulier et flagrant s'opère à la page 99 du roman. En effet, le récit passe du « je » au « il ». Ce basculement correspond à une mutation du narrateur (forme et fond se confondent), à une rupture entre le « moi » passif et le « il » agent de la dissolution, ce qui a pour conséquence supplémentaire d'attirer l'attention du lecteur sur l'écriture elle-même, d'autant que la mort du narrateur coïncide avec, chez le personnage, une naissance au « Verbe tout-puissant ». Ainsi, Hasch, le correcteur accablé par l'anonymat et l'impuissance, s'efface pour laisser place au poète démiurge, au créateur⁹⁷. Cet abandon de la première personne au profit d'une focalisation à la troisième personne surgit à la fin du roman, comme si tout ce qui précédait n'avait eu lieu⁹⁸. Or, cette modification surprenante n'annule pas ce qui a été fait jusqu'alors et à la page 162, il y a un rebasculement de la narration du « il » en « je ». Cette étonnante transformation semble être « le point de départ de la mise en œuvre d'une logique circulaire dans laquelle tourne Hasch »⁹⁹ : Rose a été remplacée par Blanche, et un nouvel accident de voiture se produit. Cela signifierait-il aussi un retour à la révolution qui serait alors « principe créateur sans finalité »¹⁰⁰ ? Sisyphe n'est en tout cas pas loin...

Marcel Moreau, ce génie, cet artisan des mots, ce magicien du langage qu'il invente, réinvente, torture, essore, sculpte et dompte à sa guise afin de le mettre au service de son message,

boute le feu à tous les technolèctes, aux corsets du dire, à la grammaire, au lexique qui marchent au pas ; les cravachant, il délivre les mots bâtés, formolisés ou dégriffés. Pris dans un devenir animal, ses vocables giclent, bondissent, éructent, se cabrent, déchargent leur splendide monstruosité, irrécupérable par l'univers des Belles-Lettres. L'écriture fait « orgasme de toute fange ». (*L'Ivre Livre*)

Ainsi, chez ce funambule des mots, le langage brut se fait poétique, magnétique, bluffant, fantastique, ensorcelant et engagé, happe le lecteur et l'entraîne là où il veut l'emmener : dans les tréfonds de l'instinct et du pulsionnel, siège ultime de l'insoumission et de la liberté.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 195.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 194.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 196.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 191.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 184.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 185.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 185.

Marcel Moreau

ML 10312/38 (4)

exp.

Cher Werner —

J'ai bien lu, et bien écouté longtemps
après l'avoir lu, tu chantes magnifiquement

Comment qualifier autrement que de vrai
cette inspiration qui fait rendre si simple
la beauté confidentielle, et si pure l'art
testamentaire? Ce n'est pas un athéisme
que je t'écris. C'est un ami, certes. Mais
aussi un homme qui débat avec toi, depuis
longtemps et "sans mot dire", des questions
mortelles et vitales, toujours par excellence.

Nous avons au même Port, Condamné. Et
de frapper à la même Porte, Condamné. Et
nous arrivons de la même, légitimement, au Verbe.
Quand elle s'entrebâille, la porte des prières,
derrière nous, la désespère. Nous restons seuls,
devant l'entrebâillement. Nous la quittons
sans les yeux, sans d'une "organce". Ces
grandes portes nous ennuient du danger que représentent
les Portes Condamnées, lorsqu'elles s'entreouvrent.

Je t'embrasse

Marcel



6. Propositions pédagogiques

Pour les activités pédagogiques liées à Julie ou la dissolution de Marcel Moreau, nous recommandons de ne travailler qu'avec le troisième degré.

UAA 2 et UAA 4 : présenter et défendre oralement le roman

Travail de groupe

Par groupes, les élèves sont amenés à **présenter oralement un aspect du roman** *Julie ou la dissolution* devant la classe : un des thèmes principaux, le lien entre l'auteur et l'intrigue (autofiction), l'usage particulier et la question de l'importance du langage, les influences de l'auteur qui apparaissent clairement dans le texte, etc. Les sujets à étudier sont nombreux. À la fin de chacun des exposés, chaque groupe a pour consigne d'également **dire ce qu'il pense**, de manière pertinente, de sa lecture et de l'aspect choisi et exploité par Moreau dans son œuvre.

La **réalisation d'un dossier écrit** est nécessaire avant le passage oral. Pour ce faire, il est impératif de demander aux élèves de suivre certaines étapes afin de les amener à la **construction** de leur écrit et de leur exposé. Pour conclure cette activité, il est également intéressant de permettre aux élèves de **revenir sur leurs pratiques** en énonçant les différentes étapes de la démarche d'analyse et de réalisation du travail qu'ils ont suivies pour mener à bien leur projet. Un retour, effectué par les élèves eux-mêmes, sur la participation et l'implication de chacun dans la réalisation du travail serait tout aussi important (UAA 0).

Travail individuel

Les élèves disposant de leur **prise de notes** individuelle et personnelle réalisée lors des exposés de groupe, ils peuvent **rédigier une synthèse de textes** sur les aspects principaux et particuliers du roman de Marcel Moreau. Si la prise de notes s'est révélée trop ardue, il est possible d'envisager que chaque groupe fournisse un résumé de son travail ou exposé à la classe.

Une marche à suivre plus détaillée est proposée en annexe.

Notes pour les professeurs :

*Pour les **facteurs de plaisir et de déplaisir**, peuvent être envisagés : la variété ou l'espèce dont relève le récit ; l'histoire (comprenant le cadre spatio-temporel, les personnages et l'intrigue) ; la manière dont l'histoire est racontée (ton, suspense, choix du narrateur) ; les problèmes rencontrés ; la manière d'écrire, le style ; la tension émotionnelle, etc.*

*Pour le **journal de lecture**, l'élève doit s'arrêter au cours de sa lecture (quatre arrêts, dont un obligatoire à la fin) afin de noter ses impressions, ses réactions, ses interrogations, ses émotions, ses opinions et/ou encore ses hypothèses de lecture concernant les personnages et leurs agissements ou comportements, concernant les événements, le style, les thèmes, le lexique, etc.*

UAA 2 : constituer un dossier-outil, réaliser un tableau comparatif et rédiger une synthèse de textes

Première proposition

Le professeur distribue un corpus de documents en lien avec les thèmes principaux (la lutte, la révolte, contre la soumission, notamment celle du milieu du travail ; la subversion du langage, la sacralisation de la femme) de *Julie ou la dissolution*. Ainsi, il pourrait y intégrer, parmi tant d'autres (mais restant compréhensibles pour les élèves) :

- pour l'art pictural, *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, *La Clef des Songes*, *Le Viol*, *Le Thérapeute* et *Le Libérateur* de Magritte ;
- pour la littérature, un extrait de *L'Homme révolté*¹⁰¹ et un du *Mythe de Sisyphe* de Camus, un de Marx sur l'aliénation, un de Nietzsche sur le surhomme et la toute-puissance, un de *Germinal* de Zola ;
- pour la presse, l'un ou l'autre article sur le harcèlement au travail ou la pénibilité du travail¹⁰².

À partir de ce corpus, l'élève reçoit comme consigne générale (guide d'analyse à détailler) de rédiger une synthèse de textes portant sur le lien qui pourrait être fait entre ces textes et les sujets traités par Moreau dans *Julie ou la dissolution*.

Seconde proposition

Dans un premier temps, les élèves analysent avec le professeur la chanson « Je peux pas travailler » de Boris Vian et font le lien oralement avec ce qui est dit du travail dans cette dernière et dans *Julie ou la dissolution*. Dans un deuxième temps, il est demandé aux apprenants de réaliser un tableau comparatif entre la chanson de Vian et le roman de Moreau, ainsi que le schéma narratif des deux œuvres. Ceux-ci doivent relever, à la fois, les points communs et les divergences, tant au niveau du fond que de la forme.

Ensuite, le professeur demande aux élèves de chercher, par groupes, d'autres œuvres artistiques (littéraires, picturales, etc.) afin de parvenir à la constitution d'un dossier-outil ou d'une anthologie sur le traitement du monde du travail dans l'art et/ou la littérature (limiter le nombre de documents à présenter).

Enfin, à partir de ce dossier-outil ou de cette anthologie, les élèves réalisent une synthèse de textes.

UAA 2 et UAA 4 : participer à un cercle de lecture

La participation à un **cercle de lecture** et à une négociation (UAA 4) est la tâche d'apprentissage finale de cette activité. Au préalable, les élèves auront lu le livre et complété un dossier écrit reprenant les points essentiels d'analyse d'une œuvre littéraire ainsi qu'un journal de lecture dans lequel ils pourront détailler leurs impressions. Il s'agira pour eux de faire un résumé des informations relevées au cours de leur lecture dans un écrit intermédiaire

¹⁰¹ Cf. point 2.3 de ce dossier.

¹⁰² Sur le harcèlement au travail : « Harcèlement moral au travail : comment s'en sortir ? » sur *La Libre*. URL : <https://www.lalibre.be/economie/entreprise-startup/harcelement-moralau-travail-comment-s-en-sortir-576a347035708dcfedb4b903> (dernière consultation le 30/11/2021) et sur la pénibilité au travail : « La pénibilité recule, pas la fatigue nerveuse » sur *Le Parisien*. URL : <https://www.leparisien.fr/economie/sante-au-travail-la-penibilite-recule-pas-la-fatigue-nerveuse-19-09-2018-7895037.php> (dernière consultation le 30/11/2021).

(UAA 2) et de donner leur avis, leur ressenti, sur le roman (UAA 3). Le cercle de lecture peut également porter sur un des aspects du roman présentés par les élèves lors d'un exposé.

Il est également tout à fait envisageable de faire lire aux élèves *La Peste* d'Albert Camus et de leur proposer de participer à un cercle de lecture supplémentaire sur ce dernier, puis à un troisième permettant aux élèves de comparer, voire de tout simplement discuter, du traitement de la révolte chez Camus et Moreau.

Nous vous soumettons ci-après, en annexe, une marche à suivre pour la réalisation par les élèves d'un cercle de lecture.

UAA 5 : réaliser un collage

Par groupes, les élèves sont amenés à réaliser un collage, à la manière des surréalistes, décalé, ou à celle de peintres dits « classiques » et donc plus « réaliste ».

Les élèves peuvent choisir de réaliser leur collage pour illustrer, au choix :

- la couverture du roman de Moreau pour la sortie de la nouvelle édition ;
- le travail sur la langue de l'auteur (pour illustrer des figures de style, néologismes, mots-valises, etc. après les avoir relevés dans le roman) ;
- un des thèmes, une des valeurs ou un des personnages de l'œuvre ;
- une affiche de propagande de la lutte défendue et mise en œuvre par Moreau dans *Julie* ou la dissolution.

Pour aider les élèves à visualiser ce qui est attendu de leur part, il ne faut pas hésiter à leur montrer des collages ou tableaux surréalistes, ou encore des tableaux comme *La liberté guidant le peuple* de Delacroix (allégorie de la liberté), par exemple, dans un corpus préalablement proposé à leur commentaire. Le corpus peut même être réalisé à partir d'une recherche effectuée par les élèves eux-mêmes (chacun étant invité à apporter ou montrer à la classe un collage surréaliste, par exemple).

Il va sans dire que toutes ces démarches doivent s'effectuer dans la mesure et le respect.

UAA 3 : rédiger un avis argumenté

Les thèmes du roman

Le professeur distribue un **corpus de documents** en lien avec les thèmes principaux de *Julie ou la dissolution*. Ainsi, il pourrait y intégrer, parmi tant d'autres (mais restant compréhensibles pour les élèves) :

- pour l'art pictural, *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, *La Clef des Songes*, *Le Viol*, *Le Thérapeute* et *Le Libérateur* de Magritte ;
- pour la littérature, un extrait de *L'Homme révolté*¹⁰³ et du *Mythe de Sisyphe* de Camus, un extrait de Marx sur l'aliénation, un extrait de Nietzsche sur le surhomme et la toute-puissance, un extrait de *Germinal* de Zola ;
- pour la presse, l'un ou l'autre article sur le harcèlement au travail ou la pénibilité du travail¹⁰⁴.

À partir de ce corpus, l'élève reçoit comme consigne de **défendre et justifier le lien entre ces œuvres et les sujets traités par Moreau** dans *Julie ou la dissolution*. La réalisation d'une **synthèse de textes** à partir de ce corpus est également tout à fait envisageable (UAA2).

¹⁰³ Cf. présent dossier, point 2.3.

La question de l'importance de la langue

Le professeur donne aux élèves la consigne de **rédiger un avis argumenté** sur la question suivante : « Marcel Moreau, dans son rapport à la langue qu'il lie à la subversion, peut-il être considéré comme un héritier des surréalistes ? » Pour aider les élèves, le professeur peut leur fournir une copie des tableaux de Magritte (*La Clef des songes*, par exemple) et leur soumettre des citations d'Antonin Artaud.

Pour aller plus loin, le professeur amène les élèves à se poser la question de la nécessité du langage pour l'homme, non seulement pour s'exprimer, mais également pour évoluer dans la société. Partant – pourquoi pas ? – de l'affirmation du linguiste Émile Benveniste, « [c]'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet. »¹⁰⁵ ou encore de celle de Marcel Moreau qui estimait que le langage le rendait humain, le professeur peut guider la réflexion des élèves sur le rôle et la valeur primordiale du langage, non seulement dans notre perception de la réalité, notre appréhension du monde extérieur, la conscience et la connaissance de notre nature individuelle, mais également dans la construction de nos relations à autrui et l'établissement de notre condition humaine. Dans ce sens, les apprenants sont alors invités à donner leur avis dans un texte argumenté sur l'intérêt essentiel du langage dans le maintien ou le changement pour l'homme de sa condition. Ce texte peut se faire après **discussion ou débat en classe** sur la question du pouvoir des mots (UAA4), et même à partir de la lecture de divers textes ou articles de presse comme ceux proposés ci-après :

- Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce* ;
- George Orwell, 1984 ;
- deux articles de presse sur la novlangue, un de la RTBF¹⁰⁶ et un de France Culture¹⁰⁷. Deux extraits ciblés de ces œuvres figurent en annexe.

La vidéo intitulée « Comment manipule-t-on avec les mots »¹⁰⁸ peut également être intéressante à exploiter.

Dans ce type d'avis argumenté, les élèves pourraient également aborder l'importance du rôle de l'artiste engagé ainsi investi de la mission de « changer le monde », ou en tout cas, de bouleverser l'ordre établi. Dans ce sens, le professeur peut soumettre d'autres textes ou citations, comme celle-ci empruntée à Antonin Artaud :

Le devoir
De l'écrivain, du poète
N'est pas d'aller s'enfermer lâchement dans un texte, un livre, une revue dont il ne sortira plus jamais
Mais au contraire de sortir
Dehors
Pour secouer,
Pour attaquer,
L'esprit public,
Sinon

¹⁰⁵ Benveniste, cité dans Marina YAGUELLO, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Seuil, coll. « Points : Le Goût des mots », Paris, 1988, p. 11.

¹⁰⁶ « Tendances Première : Comment la Novlangue détruit nos modes de pensée » sur RTBF. URL : https://www.rtbf.be/lapremiere/emissions/detail_tendances-premiere/accueil/article_comment-la-novlangue-detruit-nos-modes-de-pensee?id=10578076&programId=11090 (dernière consultation le 30/11/2021).

¹⁰⁷ « La novlangue, instrument de destruction intellectuelle », sur France culture. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/avoir-raison-avec-george-orwell/la-novlangue-instrument-de-destruction-intellectuelle> (dernière consultation le 30/11/2021).

¹⁰⁸ FABIENOLICARD, « Comment manipule-t-on avec des mots ? » sur YouTube. URL : <https://youtu.be/UK2ILEGOX1A> (dernière consultation le 30/11/2021).

La réalisation d'un **exposé oral et/ou d'un dossier** sur un ou plusieurs artistes engagés dans divers domaines, par exemple, peut aussi être envisagée.

La question du déterminisme social

Les élèves sont invités à lire et à écouter la chanson *Nés sous la même étoile* du célèbre groupe de rap NTM afin de donner leur avis sur les questions suivantes : « Sommes-nous tous déterminés socialement parlant ? » et « Est-il possible d'échapper à sa condition de naissance ? ».

Pour ce faire, les élèves sont amenés à **comparer dans un tableau** le point de vue de NTM et le parcours de vie de Moreau.

La justification d'un choix de couverture

Le professeur soumet aux élèves l'image d'un de ces tableaux : *Lady Lillith* de Dante Gabriel Rossetti, *La femme au miroir* du Titien ou *La Naissance de Vénus* de Botticelli. Il demande alors aux élèves de **justifier** en quoi ce célèbre tableau pourrait servir d'image de couverture au roman de Moreau. Évidemment, ces derniers se limiteront au visuel du tableau, en n'intégrant pas la signification première ou l'historique du tableau. Une autre possibilité est de présenter les trois tableaux (ou d'autres) aux élèves afin qu'ils justifient le choix de l'un d'eux par rapport aux deux autres comme couverture du roman. Enfin, il est également tout à fait intéressant de leur demander leur avis sur la couverture choisie par l'édition.

La suppression de certains mots de la langue française jugés racistes

Dans son roman, Marcel Moreau utilise à deux reprises le terme « nègre » (pp. 11 et 129). Or, à l'heure actuelle, ce terme est interdit. Ainsi, dans la littérature, de nombreux ouvrages, et même les plus connus d'entre eux (*Les dix petits nègres* d'Agatha Christie, par exemple), ont dû être modifiés dans leur essence même et sont parus dans de nouvelles éditions où le terme « nègre » a été remplacé. Ici, la nouvelle édition de *Julie ou la dissolution* prend le parti de garder le mot choisi par Moreau. Il serait judicieux de parler de cette **polémique** avec les élèves et de leur demander de **rédiger leur opinion** sur la question dans un **avis argumenté** (le **débat** d'idées peut également se faire avant ou après la rédaction) qui porterait le titre suivant : « Est-il nécessaire, voire impératif, de remplacer les termes jugés inappropriés dans les œuvres littéraires du passé ? ». Pour les aider à se faire leur propre opinion sur la question, les élèves peuvent consulter divers articles de presse sur le sujet¹⁰⁹.

¹⁰⁹ Parmi d'autres : « Le livre *Dix petits nègres* d'Agatha Christie change de titre » sur Le Vif. URL : <https://www.levif.be/actualite/europe/le-livre-dix-petits-negres-d-agatha-christie-change-de-titre/article-news-1324479.html#:text=Le%20> (dernière consultation le 30/11/2021); Huber Prolongeau, « Les Dix petits nègres ont changé de titre : « A quoi cela rime-t-il ? », sur Télérâma. URL : <https://www.telerama.fr/livre/les-dix-petits-negres-ont-change-de-titre-a-quoi-cela-rime-t-il-de-modifier-des-oeuvres-du-passe-6699676.ph> (dernière consultation le 30/11/2021); Anne Chemin, « Changement de titre pour Dix petits nègres : "Mieux vaudrait une notice explicative" selon Jean Pruvost » sur France Inter. URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2021/01/22/negre-ce-mot-lourd-du-racisme-et-des-crimes-qui-l-ont-forge_6067170_3224.html (dernière consultation le 30/11/2021).

UAA 5 : créer un mouvement contestataire (amplification, transposition et recomposition)

Les élèves sont invités, par groupes, à créer leur propre mouvement de contestation (UAA5) auquel ils donnent un nom (UAA5) et pour lequel ils créent une **affiche** (UAA5), un **slogan** (UUA5) ainsi qu'une **description** de leur lutte qu'ils ont également à **justifier** (UAA3). S'ensuit la **rédaction d'une lettre** adressée à Marcel Moreau consistant à lui présenter (s'il était toujours en vie évidemment) le mouvement et à lui demander d'écrire un roman sur le sujet en justifiant son utilité (UAA3). Les élèves prennent également la peine d'expliquer leur démarche (UAA0). Enfin, une présentation orale des contestations a lieu afin qu'un **prix** puisse être remis, après négociation (UAA4), au mouvement le plus réalisable, percutant, réfléchi.

En annexe, un tableau reprenant dans le détail différentes étapes à suivre.

Écrire une lettre de Hasch à Julie ou de Julie à Hasch et imaginer la suite de l'intrigue (amplification)

Le but en ce qui concerne cette unité d'acquisition d'apprentissage est de demander aux élèves de se mettre, au choix, dans la peau de Hasch ou dans celle de Julie, les personnages principaux, et d'écrire respectivement à l'autre. Il est même possible d'imaginer la **rédaction d'une correspondance** entre les deux.

Ainsi, par exemple, Hasch peut écrire à Julie pour lui faire part de son ressenti, lui expliquer ce qu'elle a changé dans sa vie et dans celle du bureau, lui raconter quelle est aujourd'hui sa vie et comment le bureau a évolué, lui faire part de ce qui a changé en bien ou en mal grâce à elle, lui dire aussi tout ce qu'il pense d'elle, ce qu'elle lui a fait découvrir, etc.

Dans le même ordre d'idées, Julie peut écrire à Hasch en lui expliquant les raisons de sa venue et de ses agissements, ainsi que de son départ précipité, ce qu'elle pense de Hasch et ce qu'elle imagine pour lui et son avenir, ce qu'elle lui conseille, etc.

Les élèves peuvent également **imaginer la suite** de l'histoire, avec un Hasch qui entretient une relation « amoureuse » avec Rose et continue à travailler au sein d'un bureau où tout a été modifié, chamboulé. La suite pourrait, par exemple, être complètement surréaliste.

7. Bibliographie

7.1. Sources écrites

Roland BARTHES, *Le Plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1973.

Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.

Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020, p.168.

Marcel MOREAU, *Julie ou la dissolution*, Bruxelles, Espace Nord, n°187, 2021.

Marcel MOREAU, *Julie ou la dissolution*, Bruxelles, Labor, 2003.

Jean MUNO, *Marcel Moreau ou les Sabbats de l'Écriture*, in « Les Cahiers rouges », n°4, 1970

Stanislas PAYS, « Dossier pédagogique sur l'autofiction », Espace Nord, 2017.

Marina YAGUELLO, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point : Le goût des mots », 1988.

7.2. Sources numériques

« Sur les docks », sur *France Culture*. URL : <https://www.franceculture/emissions/sur-les-docks/marcel-moreau>.

« Marcel Moreau » sur *Babelio*. URL : <https://www.babelio.com/auteur/MarcelMoreau/15823>.

« Littérature en langue française au XX^e siècle » sur *Vivre en Belgique*. URL : <https://www.vivreenbelgique.be/12-a-la-decouverte-de-la-belgique/litterature-en-langue-francaise-au-20eme-siecle>.

Véronique BERGEN, « Marcel Moreau. L'écriture comme paroxysme », sur *Revues.be*. URL : <https://revues.be/le-carnet-et-les-instants/310-la-carnet-et-les-instants-202-avr-juin-2019/802-marcel-moreau-l-ecriture-comme-paroxysme>.

Nicolas GARY, « Décès de Marcel Moreau, un immondain, saboteur ami de de Topor », sur *Actualitté*. URL : <https://actualitte.com/article/8198/presse/decès-de-marcel-moreau-un-immondain-saboteur-ami-de-topor>.

Pascal GOFFAUX, « L'écrivain belge Marcel Moreau emporté par le covid », sur *RTBF*. URL : https://www.rtbf.be/musiq3/actualite/detail_l-ecrivain-belge-marcel-moreau-emporte-par-le-covid-19?id=10476482.

Charles ROBIN, « Le Précepteur : Marx – L'aliénation » sur *YouTube*. URL : https://youtu.be/rEAxxsX_um0.

Charles ROBIN, « Le Précepteur : Nietzsche – L'exaltation de la vie » sur *YouTube*. URL : https://youtu.be/WeVVtxlg_oE.

Pauline PETIT, « Mort de Marcel Moreau, possédé du verbe », sur *France culture*. URL : <https://www.franceculture.fr/litterature/mort-de-marcel-moreau-possede-du-verbe>.

8. Annexes

8.1. Présenter et défendre oralement un roman

Première étape : lecture individuelle du roman

Deuxième étape : écrit intermédiaire individuel

Tous les élèves complètent le même dossier distribué par le professeur et concernant :

- le schéma narratif du récit ;
- la carte d'identité du ou des personnage(s) principal(aux) ;
- un avis sur la forme et le fond du roman en faisant référence à plusieurs facteurs de plaisir/déplaisir ;
- un journal de lecture (quatre arrêts au cours de la lecture dont un obligatoire à la fin et un extrait représentatif de l'œuvre).

Troisième étape : répartition par groupes

Le professeur propose aux élèves de se répartir par groupes, égaux en nombre si possible, en fonction des affinités, au hasard, selon qu'ils ont aimé ou non de prime abord le roman, etc. Chaque élève lit alors à domicile les écrits intermédiaires rédigés par les autres participants du groupe.

Ensuite, en classe, chaque participant du groupe ayant lu l'ensemble des réflexions de ses condisciples, les élèves discutent des considérations de chacun à propos du roman, des points sur lesquels leurs avis convergent ou divergent, ce qui les a particulièrement marqués. Ils se mettent alors d'accord sur deux aspects du roman sur lesquels ils souhaiteraient travailler (que le professeur aura au préalable délimités, ou pas. Une liberté totale peut leur être donnée). Les deux aspects sélectionnés, sur lesquels chaque groupe émet le désir de réaliser le dossier écrit et l'exposé, seront remis par écrit au professeur et pertinemment motivés. Libre ensuite au professeur de choisir lequel sera attribué à qui.

N.B. : afin que la négociation se déroule dans les conditions les plus sereines, il serait intéressant de proposer aux élèves d'élire des élèves dans les rôles suivants : un président, un maître du temps, un régulateur de la parole et un secrétaire.

Quatrième étape : négociation de groupe afin de répondre à des questions liées à l'aspect du roman choisi

Dans chacun des groupes, le professeur distribue un dossier de questions et d'analyse sur l'aspect du roman choisi par les élèves. Ce dernier sert en réalité de déclencheur de base, à la réalisation de l'exposé écrit et oral. Dans un premier temps, les élèves discutent et négocient pour répondre ensemble aux questions, puis se mettent également d'accord sur les tâches que chaque membre du groupe devra réaliser (répartition équitable) ainsi que sur la structure que revêtira le dossier écrit qui sera à rendre au professeur. Le reste du travail se fait à la convenance des apprenants et en dehors des heures de cours, apprenants qui ne doivent pas hésiter à se servir des réseaux sociaux ou autres possibilités à leur disposition (virtuellement ou en présentiel, à la bibliothèque de l'école, par exemple).

Cinquième étape : réalisation du dossier écrit à domicile

Les élèves doivent évidemment faire des recherches documentaires supplémentaires sur le sujet choisi (UAA 0) et continuer à échanger sur les décisions à prendre concernant l'analyse, la mise en forme, la structure du dossier. Ce dernier doit également compter une partie dans laquelle le groupe revient sur sa pratique et analyse son fonctionnement afin d'en tirer les conclusions qui pourraient servir à l'avenir.

Sixième étape : réalisation de l'exposé oral

En classe, toujours au sein de leurs groupes, les élèves se mettent d'accord sur la présentation orale ainsi que sur les responsabilités de chacun dans la réalisation de l'exposé. Pour les aider, le professeur leur remet les consignes à respecter, notamment celle de réaliser un support visuel à l'exposé pour le jour de la présentation.

Septième étape : réalisation de l'exposé oral à domicile

Dernière étape : présentation à la classe et remise du dossier écrit au professeur

8.2. Participer à un cercle de lecture

Première étape : lecture de l'œuvre

Deuxième étape : écrit intermédiaire individuel

Tous les élèves complètent le même dossier distribué par le/la professeur(e) : le schéma narratif du récit ; la carte d'identité du ou des personnage(s) principal(aux) ; un avis sur la forme et le fond du roman en faisant référence à plusieurs facteurs de plaisir/déplaisir ; un journal de lecture (quatre arrêts au cours de la lecture dont un obligatoire à la fin).

Troisième étape : le cercle de lecture

Les élèves ont à leur disposition une marche à suivre constituée d'une liste de questions sur lesquelles ils ont à discuter (ils découvrent donc les questions au moment de l'exercice).

À la fin de la négociation, lorsque le tour des questions a été fait, les élèves se mettent d'accord sur une position commune répondant à une question précise (par exemple : « Votre professeur(e) doit-il/elle absolument donner ce roman aux élèves de l'année prochaine ? »). Cette réponse doit être motivée à l'aide de trois arguments précis qui portent sur les points débattus, discutés, et sur lesquels les élèves s'accordent également. Le/la secrétaire note cette décision sur une feuille finalement rendue au professeur.

8.3. Extrait choisi de *La grammaire est une chanson douce* d'Erik Orsenna¹¹⁰

[...]

– Un jour, une tempête aussi forte que la vôtre a soufflé sur cette île. Des arbres ont été arrachés, bien sûr, et des maisons se sont envolées. Mais tout le reste demeurerait. Il suffisait de rebâtir et l'existence aurait repris, comme avant, jusqu'à la prochaine tempête.

Depuis quelque temps, je voyais sur la mer se multiplier des triangles noirs. Ils tournaient et retournaient autour de nous comme une ronde. Je ne compris pas tout de suite que c'étaient les requins. Peut-être que ces bêtes-là ne se nourrissent pas seulement de chair fraîche mais aussi d'histoires sinistres ? Et celle que contait Monsieur Henri n'avait rien de gai.

– Les habitants s'étaient fait, comme vous, nettoyer de tous leurs mots. Au lieu de venir chez nous les réapprendre, ils ont cru qu'ils pourraient vivre dans le silence. Ils n'ont plus rien nommé. Mettez-vous à la place des choses, de l'herbe, des ananas, des chèvres... À force de n'être jamais appelées, elles sont devenues tristes, de plus en plus maigres, et puis elles sont mortes. Mortes, faute de preuves d'attention ; mortes, une à une, de désamour. Et les hommes et les femmes, qui avaient fait le choix du silence, sont morts à leur tour. Le soleil les a desséchés. Il n'est bientôt plus resté de chacun d'entre eux qu'une peau, mince et brune comme une feuille de papier d'emballage, que le vent, facilement, a emportée.

Monsieur Henri s'est tu. Des larmes lui étaient montées. Sans doute y avait-il des grands-mères, des grands-pères parmi les desséchés ? Il nous a reconduits à la pirogue. Les requins, après la fin de l'histoire, avaient disparu.

– Vous savez combien de langues meurent chaque année ?

Comment, privés des mots et encore plus des chiffres, aurions-nous pu lui répondre ? Je vous rappelle qu'après les cahots de la tempête et les agressions du vent, nos pauvres têtes ne pouvaient plus fabriquer la moindre phrase ! Nous parvenions tout juste à comprendre ce qu'on nous disait.

– Vingt-cinq ! Vingt-cinq langues meurent chaque année ! Elles meurent, faute d'avoir été parlées. Et les choses que désignent ces langues s'éteignent avec elles. Voilà pourquoi les déserts peu à peu nous

¹¹⁰ Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, Livre de Poche, 2003, pp.57-59.

envahissent. À bon entendeur, salut ! Les mots sont les petits moteurs de la vie. Nous devons en prendre soin.

Il nous regardait fixement, l'un puis l'autre, Thomas et moi. Sa gaieté, sa gentillesse s'étaient évanouies, avalées par une gravité terrible. Il marmonnait pour lui-même, d'une main il tenait le hors-bord, de l'autre il comptait sur ses doigts vingt-cinq de moins chaque année, comme il reste cinq mille langues vivantes sur la Terre, en 2100, il n'en restera plus que la moitié, et après ?

8.4. Extrait choisi de 1984 de George Orwell

[...]

– Comment va le dictionnaire ? demanda Winston en élevant la voix pour dominer le bruit.

– Lentement, répondit Syme. J'en suis aux adjectifs. C'est fascinant.

Le visage de Syme s'était immédiatement éclairé au seul mot de dictionnaire. Il poussa de côté le récipient qui avait contenu le ragoût, prit d'une main délicate son quignon de pain, de l'autre son fromage et se pencha au-dessus de la table pour se faire entendre sans crier.

– La onzième édition est l'édition définitive, dit-il. Nous donnons au novlangue sa forme finale, celle qu'il aura quand personne ne parlera plus une autre langue. Quand nous aurons terminé, les gens comme vous devront le réapprendre entièrement.

Vous croyez, n'est-ce pas, que notre travail principal est d'inventer des mots nouveaux ? Pas du tout ! Nous détruisons chaque jour des mots, des vingtaines de mots, des centaines de mots. Nous taillons le langage jusqu'à l'os. La onzième édition ne renfermera pas un seul mot qui puisse vieillir avant l'année 2050.

Il mordit dans son pain avec appétit, avala deux bouchées, puis continua à parler avec une sorte de pédantisme passionné. Son mince visage brun s'était animé, ses yeux avaient perdu leur expression moqueuse et étaient devenus rêveurs.

– C'est une belle chose, la destruction des mots. Naturellement, c'est dans les verbes et les adjectifs qu'il y a le plus de déchets, mais il y a des centaines de noms dont on peut aussi se débarrasser. Pas seulement les synonymes, il y a aussi les antonymes. Après tout, quelle raison d'exister y a-t-il pour un mot qui n'est que le contraire d'un autre ? Les mots portent en eux-mêmes leur contraire. Prenez « bon », par exemple. Si vous avez un mot comme « bon », quelle nécessité y a-t-il à avoir un mot comme « mauvais » ? « Inbon » fera tout aussi bien, mieux même, parce qu'il est l'opposé exact de bon, ce que n'est pas l'autre mot. Et si l'on désire un mot plus fort que « bon », quel sens y a-t-il à avoir toute une chaîne de mots vagues et inutiles comme « excellent », « splendide » et tout le reste ? « Plusbon » englobe le sens de tous ces mots, et, si l'on veut un mot encore plus fort, il y a « double-plusbon ». Naturellement, nous employons déjà ces formes, mais dans la version définitive du novlangue, il n'y aura plus rien d'autre. En résumé, la notion complète du bon et du mauvais sera couverte par six mots seulement, en réalité un seul mot. Voyez-vous, Winston, l'originalité de cela ? Naturellement, ajouta-t-il après coup, l'idée vient de Big Brother.

Au nom de Big Brother, une sorte d'ardeur froide flotta sur le visage de Winston. Syme, néanmoins, perçut immédiatement un certain manque d'enthousiasme.

– Vous n'appréciez pas réellement le novlangue, Winston, dit-il presque tristement. Même quand vous écrivez, vous pensez en ancilangue. J'ai lu quelques-uns des articles que vous écrivez parfois dans le Times. Ils sont assez bons, mais ce sont des traductions. Au fond, vous auriez préféré rester fidèle à l'ancien langage, à son imprécision et ses nuances inutiles. Vous ne saisissez pas la beauté qu'il y a dans la destruction des mots. Savez-vous que le novlangue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année ?

Winston l'ignorait, naturellement. Il sourit avec sympathie, du moins il l'espérait, car il n'osait se risquer à parler.

Syme prit une autre bouchée de pain noir, la mâcha rapidement et continua :

– Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. Déjà, dans la onzième édition, nous ne sommes pas loin de ce résultat. Mais le processus continuera encore longtemps

après que vous et moi nous serons morts. Chaque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint. Il n'y a plus, dès maintenant, c'est certain, d'excuse ou de raison au crime par la pensée. C'est simplement une question de discipline personnelle, de maîtrise de soi-même. Mais même cette discipline sera inutile en fin de compte. La Révolution sera complète quand le langage sera parfait. Le novlangue est l'angsoc et l'angsoc est le novlangue, ajouta-t-il avec une sorte de satisfaction mystique. Vous est-il jamais arrivé de penser, Winston, qu'en l'année 2050, au plus tard, il n'y aura pas un seul être humain vivant capable de comprendre une conversation comme celle que nous tenons maintenant ?

– Sauf..., commença Winston avec un accent dubitatif, mais il s'interrompit.

Il avait sur le bout de la langue les mots : « Sauf les prolétaires », mais il se maîtrisa. Il n'était pas absolument certain que cette remarque fût tout à fait orthodoxe. Syme, cependant, avait deviné ce qu'il allait dire.

– Les prolétaires ne sont pas des êtres humains, dit-il négligemment. Vers 2050, plus tôt probablement, toute connaissance de l'ancienne langue aura disparu. Toute la littérature du passé aura été détruite. Chaucer, Shakespeare, Milton, Byron n'existeront plus qu'en versions novlangue. Ils ne seront pas changés simplement en quelque chose de différent, ils seront changés en quelque chose qui sera le contraire de ce qu'ils étaient jusque-là. Même la littérature du Parti changera. Même les slogans changeront. Comment pourrait-il y avoir une devise comme « La liberté c'est l'esclavage » alors que le concept même de la liberté aura été aboli ? Le climat total de la pensée sera autre. En fait, il n'y aura pas de pensée telle que nous la comprenons maintenant. Orthodoxie signifie non-pensant, qui n'a pas besoin de pensée, l'orthodoxie, c'est l'inconscience.

« Un de ces jours, pensa soudain Winston avec une conviction certaine, Syme sera vaporisé. Il est trop intelligent. Il voit trop clairement et parle trop franchement. Le Parti n'aime pas ces individus-là. Un jour, il disparaîtra. C'est écrit sur son visage. »

8.5. Création d'un mouvement contestataire

1. Création d'un mouvement contestataire

Ce mouvement contestataire peut être humoristique ou farfelu (rappelons que la subversion peut également passer par le rire ; dans ce sens, le professeur peut montrer quelques caricatures de presse, critiques ou non : par exemple, luttes contre les chats qui craignent les souris, pour le droit des clowns de ne pas être drôles, pour que les écoles soient repeintes en rose, pour le droit des poissons rouges de ne plus être jetés dans les WC, ou plus sérieusement, luttes contre la pauvreté, contre l'esclavagisme, pour modifier l'école ou le système scolaire, contre l'inégalité des chances ou l'inégalité homme-femme, etc.)

2. Attribution d'un nom au mouvement

Au choix, le nom du mouvement doit être un néologisme ou un mot-valise. Celui-ci peut d'ailleurs être tiré de *Julie ou la dissolution* ou d'une autre œuvre de Moreau. Il peut également avoir la forme d'une figure de style comme un oxymore, par exemple.

3. Invention d'un slogan et d'un symbole

Le slogan est évidemment en lien avec la lutte du mouvement contestataire et doit également être travaillé dans le sens d'une figure de style, d'un jeu de mot, d'une contrepèterie ou de vers qui riment, etc. Le symbole sera soit un objet (une rose), ou un geste (le poing fermé), soit une personne, un représentant, à la manière de Julie, qui est décrit dans son caractère, sa personnalité, son physique, ses traits distinctifs qui font sa subversivité.

4. Description de la lutte et sa justification

La lutte choisie et le sujet de contestation doivent être décrits avec précision, les élèves disent en quoi il s'agit d'une révolte collective et ce que les contestataires attendent concrètement comme changements, les solutions envisageables.

5. Création d'une affiche

Celle-ci est réalisée sous forme de collage et comporte impérativement le nom du mouvement, son slogan ainsi que le symbole inventé.

6. Explicitation de la réalisation du travail

Dans un paragraphe à part, les élèves rédigent ensemble l'explication des différentes étapes suivies et qui ont été nécessaires à la réalisation du travail, ainsi que les difficultés rencontrées et ce qui a bien fonctionné.

7. Rédaction d'une lettre de demande adressée à Marcel Moreau

À ce moment du travail, les élèves ont la tâche d'écrire une lettre à Marcel Moreau afin de le convaincre que leur mouvement contestataire mériterait qu'un roman de la plume de l'auteur, ce génie des mots, lui soit consacré. Dans ce sens, ils avancent trois arguments pertinents.

8. Négociation et remise de prix

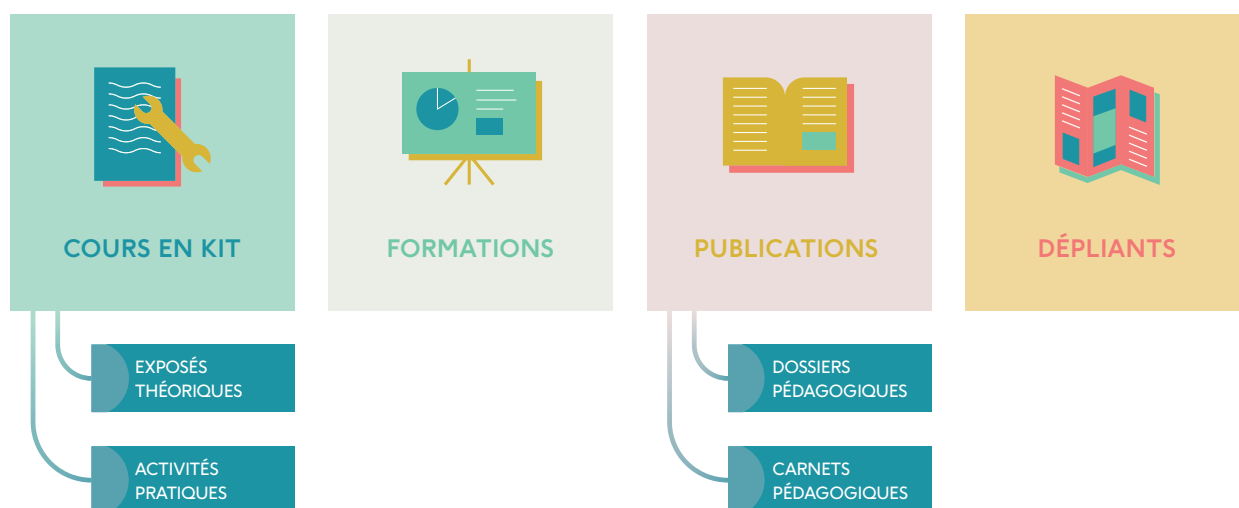
Enfin, les élèves participent à une négociation en classe afin d'élire le mouvement contestataire le plus percutant, intéressant, original, le mieux présenté, etc. L'idéal est que les élèves délimitent eux-mêmes, avant la discussion, et ce au cours d'un autre débat, les critères de jugements sur lesquels se mettre d'accord.

8.6. Pour travailler sur la langue, voici le relevé de quelques phrases, termes ou expressions particuliers de Marcel Moreau dans *Julie ou la dissolution* :

« L'accident n'a pas eu lieu et j'ai eu la nausée » (p. 12)
« La bouche amère » / « arbres frémissants » / « un jour très blond » / « Notre vie est bâtie comme une haleine » / « On marche dans des souffles chauds, sur des buées » / « Parfois, la ville lèche, lentement, avec tristesse » (p. 13)
« Jusqu'à l'aube, des langues d'acier... se retenaient de tomber » (p. 19)
« Un petit événement s'est alors produit dans ma chair. Pas une érection, non, mais un serpentement doux » (p. 23)
« Confusion subtile, ouïe noyée » / « La palpitation du silence » (p. 27)
« Les acrobaties du discours dissimulaient mal la clownerie fondamentale de toute loi » (p. 29)
« L'air mou » / « se renversaient sur moi des poubelles entières de visages blêmes » / « Le banc était comme un porc sous mes fesses : aussi rose, aussi tendre, aussi sale » (p. 31)
« Je me suis tourné vers les grands poisons du monde » / Les étiquettes de mort... ça m'a rassuré » (p. 32)
« Il y avait en moi comme une multiplication de groins » (p. 36)
« L'extraordinaire : la qualité de ses gestes jusque dans leurs ratés » (p. 40)
« Tout s'était décidé au niveau des lèvres, mais en silence » (p. 42)
« Sa robe aux motifs tentaculaires semblait lui sucer la chair » (p. 43)
« Un ami dont j'aime le comportement de mort » / « Ce fil était encore une corde grattée par l'ongle long d'un fou » (p. 46)
« Mourvivre » (p. 50)
« Je marchais dans une sorte de lessive » / « J'ai dansé toute la nuit avec des petites femelles » / « La force est monotone et pauvre, c'est la faiblesse qui est riche » (p. 53)
« Cour des Miracles dorées, pourries de bonnes manières et de vaines connaissances » / « PAFuture » (p. 59)

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.